

Le Boxeur impénitent

Roman (chap. VI-IX) de Nicolas Ries

Pour Marine et Elise

Il s'agit ici de la suite de notre contribution dans *nos cahiers* 45/1 (2024)¹. Dans le présent article l'introduction sera succincte et nous nous limiterons dans la mesure du possible à l'essentiel, surtout aux éléments propres des chapitres VI-IX. Le lecteur intéressé est invité à se référer à la contribution mentionnée pour des renseignements aussi bien d'ordre plus général que détaillé. L'édition des quatre chapitres inédits, faisant suite aux chapitres III-V, forme le corps de cet article².

Le contenu de ces chapitres VI-IX peut être résumé de la façon suivante :

Le chapitre VI a un caractère essentiellement rétrospectif, le lecteur apprend des détails sur le passé de John Percy Harald (Jean Maraut), notamment son séjour au pensionnat épiscopal, le début de ses liens d'amitié avec Victor Langelot, qui pendant un certain temps habite le même bâtiment à la rue des Capucins. Sont dévoilés la vie malheureuse de la mère de Harald, Jeanne-Félicité Maraut et le rejet de celle-ci par son propre frère³, l'abbé Pierre-Benoît Maraut⁴. Harald fait la rencontre de sa demi-sœur Isabelle (Bella), puis émigre aux États-Unis et y fait carrière comme boxeur, ce dont le lecteur a déjà pris note aux chapitres I et IV. Après ce saut dans le passé, Harald reçoit Isabelle et Langelot dans son bungalow. Il est précisé que Harald et Langelot ont le même âge, à savoir quarante ans⁵.

Le chapitre VII commence par une réflexion philosophique sur le hasard, puis Ries, par l'intermédiaire de son protagoniste, critique le parlementarisme de son temps. L'auteur revient sur la statue de la pitié (« Bildgen ») à proximité du vieux chêne

à Flaville (Flaxweiler)⁶ et cite la procession vers celle-ci. Le prêtre Maraut apprend de la lecture du périodique diocésain qu'un ermite, appelé père Antoine, est apparu sur la colline du Verdumont ; intrigué, le prêtre fait des investigations au sujet de ce rival. Cet anachorète semble être nul autre que Harald. Ce chapitre VII, citant le tumulus (« Tonn ») à Flaville, présente des similitudes avec le chapitre IV, qui évoque l'inscription romaine trouvée sur la même colline.

La personnalité du prêtre Maraut est décrite au début du chapitre VIII, suivie du sermon contre l'ermite Antoine et de la farce aux dépens du prêtre faite par François, le « régisseur » de la propriété de Harald.

Au chapitre IX, il est question à nouveau des réunions hebdomadaires auxquelles participent Harald, ses copains l'avocat (Baudruche)⁷, le journaliste Meuldre⁸, l'architecte Langelot, le médecin Lagneau et Aline Zuyderland. Celle-ci se pose des questions quant aux sentiments éprouvés par Harald à son égard. Puis figurent deux lettres échangées entre Zuyderland et Harald, elles sont datées du 10 et 18 octobre.

Au chapitre VII est insérée une personne réelle, à savoir le sculpteur Albert Kratzenberg (*1890 – †1966), masqué sous le nom francisé Crassemont.

Edition des chapitres VI-IX de *Le Boxeur impénitent* de Nicolas Ries⁹

Chapitre VI

(p. 28)

Plus que jamais, John-Percy Harald était décidé à faire table rase de son passé et à préparer l'avenir.

En ces journées de printemps et de clair soleil, le miracle quotidien déployait autour de lui ses plus somptueuses fanfares. Le chant des oiseaux qui se répondaient d'un arbre à l'autre, l'éclat des fleurs qui rayonnait à l'entour de son chalet, la verdure tendre qui égayait les coteaux au loin, tout cela n'avait de comparable que l'intense

satisfaction qu'il ressentait à suivre la croissance de ses plantes potagères, qu'il destinait à composer la substance de sa chair et de son sang.

Il n'était pas sans avoir remarqué qu'à la campagne comme à la ville on manifestait à son égard une certaine retenue, sinon de la défiance. A ce propos, il se rappelait une phrase d'Urbain Gohier¹⁰ disant :

« Les femmes, l'Eglise et le peuple veulent qu'on s'occupe d'eux : ils exècrent le philosophe désabusé, l'incrédule total, l'orgueilleux aristocrate, le solitaire qui n'a pas peur de la solitude. »

Le solitaire, se dit-il, est suspecté de tous ceux qui ne pensent qu'en foule et « le courage moral est une insulte personnelle à la bassesse. » Ce courage, il¹¹ l'aurait, ne fût-ce que pour voir clair dans l'âme de ceux dont il ne lui plaisait pas de s'occuper aussi bien que¹² dans l'état de sa propre conscience. Mais ne fallait-il¹³ pas avant toutes choses liquider son passé et, pour y arriver, rassembler et coordonner ses souvenirs, faire justice de telle allusion méchante, tenir compte de telles indications, quelque vagues qu'elles fussent, de sa « tante » au sujet de ses parents et des circonstances de sa naissance¹⁴, etc. [?]¹⁵

* * *

Son enfance avait été malheureuse¹⁶. Elevé à l'hospice avec d'autres orphelins, il n'avait connu ni les tendres gâteries ni les joies bruyantes de la vie de famille.

Cette existence monotone devint plus sombre encore[,]¹⁷ lorsque, vers sa septième année, c'est-à-dire au moment de fréquenter l'école primaire, il sortit de l'hospice pour être confié aux soins d'une « tante » de la ville. S'il arrivait à petit Jean de demander où était sa maman, celle-ci répondait invariablement qu'elle était au ciel et le regardait d'en haut pour voir s'il était bien sage. S'il demandait des nouvelles de son papa, elle répondait tout aussi catégoriquement que son père était parti pour un long voyage et que, quand il reviendrait, il apporterait à petit Jean beaucoup de jouets et beaucoup, beaucoup d'argent. Mais comme la « tante » de Hautefort¹⁸ répondait¹⁹ de plus en plus évasivement²⁰ à la question concernant les raisons de cette absence prolongée, il s'était résigné à l'ignorance et à l'oubli.

Vers sa douzième année, sa « tante » le conduisit au collège de Hautefort²¹ et au pensionnat épiscopal²². Dans celui-ci il eut d'abord à subir les brimades de plusieurs garnements aussi peu recommandables par leur conduite que par leurs progrès en classe. Un jour, l'un d'eux lui demanda à brûle-pourpoint d'où il venait²³ et que²⁴ faisaient ses parents. C'était un pâle gamin des faubourgs, à qui la sagesse exemplaire et les résultats remarquables de son camarade semblaient porter ombrage.

Jean, qui ne pensait pas à mal, répondit que sa mère était morte à la suite d'un accident peu de temps après sa naissance à lui et que son père était allé faire un long voyage, d'où il reviendrait bientôt riche à millions. Alors le méchant garçon alla raconter partout qu'on avait trouvé Maraut derrière une haie et qu'il n'avait ni père ni mère, à moins que sa mère ne fût une vieille sorcière et son père le diable en personne. Jean pleura amèrement et se montra inconsolable²⁵ du triste sort qu'était le sien s'il le comparait à celui de ses camarades.

(p. 29)

Trois ans plus tard, sa « tante », auprès de laquelle il s'était plaint des brimades auxquelles il était exposé, était venu l'installer dans une chambre, un « studio » qui ne manquait pas de confort, et situé dans la même maison de la rue des Capucins que celui de son ami Vicange – Victor Langelot –, qui se destinait à la carrière d'architecte-peintre.

Vicange était le plus dévoué des amis et le boute-en-train de toute la classe. Il était d'une bonne humeur toujours égale, bon comme le pain, franc comme l'or et prêt à toutes les escapades quand il s'agissait de faire l'école buissonnière ou une niche à quelque outrecuidant²⁶ personnage. Si Jean, qui se disait qu'il était seul au monde et qu'il lui faudrait faire des études sérieuses pour se suffire à lui-même et préparer son avenir, péchait par excès de raison, Victor se distinguait par une insouciance conforme à son tempérament. Mais ils se complétaient et s'entendaient admirablement. Ils étaient devenus inséparables.

Né et élevé à la ville, Vicange était aussi éveillé que précoce. Il savait mille choses dont Jean Maraut se doutait à peine. Il connaissait mieux que les jeunes gens de son âge l'histoire scandaleuse de Hautefort²⁷ et tirait de cette connaissance une certaine supériorité, sans être porté vers la médisance cependant. Aussi est-ce à son grand ami

Vic qu'un jour Jean s'adressa pour compléter ses renseignements sur son origine et le mystère qui planait sur sa naissance.

Cédant à ses prières insistantes²⁸, Victor avait, avec des ménagements infinis et une franchise fraternelle, raconté ce qu'il savait, ce que, bribe à bribe, il avait appris dans les derniers temps.

* * *

La mère de Jean, Jeanne-Félicité Maraut de Flaville, était la jeune fille la plus belle et la plus éveillée de la contrée. Un jeune homme de la bourgade voisine, dont le père était²⁹ une espèce de gentilhomme campagnard, la courtisa pendant près d'un an et promit de l'épouser. Puis, sans raison apparente et sans autre explication, il se détourna d'elle pour se rapprocher de sa sœur puînée, moins précoce³⁰, mais plus délurée, qu'il épousa après trois mois de fiançailles.

Ce fut un rude coup pour l'amour-propre de la jeune fille. Quelle honte que de se voir dédaignée pour une « morveuse » de deux ans plus jeune qu'elle et, à tout prendre, dépourvue de tout ce qui pouvait rendre désirable une jeune paysanne sans trop de fortune, puisque le capital disponible de la famille avait été fortement ébréché par les études d'un frère aîné, Pierre-Benoît Maraut, qui était entré au séminaire et allait célébrer sa première messe.

Affolée de jalousie amoureuse et haineuse, la jeune fille, qui était alors au pensionnat Sainte-Sophie de Hautefort³¹, céda aux sollicitations d'un jeune homme de la ville, on n'a jamais pu savoir qui, et, de dépit, se donna à lui. Mais ce jeune monsieur, mis en demeure d'épouser la jeune fille ainsi compromise, prétextait être trop jeune et trop pauvre pour assumer dès lors le fardeau d'un ménage, tout en promettant, paraît-il de l'épouser dès qu'il en aurait les moyens.

Jeanne-Félicité³² connut des jours amers. Ses parents virent dans la conduite de leur fille – pensez donc, la sœur d'un prêtre ! – et dans les conséquences qui allaient s'en dégager, l'opprobre³³ de toute la famille. Dès le troisième mois de sa grossesse, ils la sommèrent de quitter la maison et d'aller attendre sa « délivrance » chez une sage-femme de la ville dont la discrétion était moins totale que la rapacité.

Et alors, abandonnée de tous, maudite par son frère l'abbé³⁴ et résolue à porter les conséquences de son coup de tête, elle avait mis au monde un petit garçon sans vouloir dénoncer celui à qui elle s'était donnée. Elle mourut de fièvre puerpérale, peu de jours après la naissance de son enfant.

* * *

Jean Maraut était décidé à être le justicier³⁵ de sa pauvre mère, dans laquelle il voyait un ange d'amour et de pureté malgré la faute grave qu'elle avait commise, par suite d'un amour-propre mal compris, à la suite duquel elle³⁶ s'était jetée dans les bras du premier venu. Etendant sur cette faute le manteau de Noé de la piété filiale, il jura de la venger et de poursuivre ce³⁷ séducteur sans³⁸ scrupule d'une haine d'autant plus farouche que, sachant, sans doute, qu'un enfant était né de ses œuvres et chair de sa chair, il avait refusé de le reconnaître.

Non, il ne ressemblerait à³⁹ l'auteur de ses jours ! Né doux et timide, il se replia sur lui-même et, quoique robuste et fait pour résister, il refoula sa sensibilité éveillée pour ne⁴⁰ songer qu'à préparer son avenir.

Vers la fin de ses études de collègue, Jean Maraut jouissait d'une réputation enviable dans les milieux sportifs de Hautefort⁴¹ et ailleurs. Bien fait de sa personne et fortement musclé, il ignorait la fatigue et courait de victoire en victoire. On l'appelait Hercule-Adonis. Les femmes se retournaient sur son passage et les jeunes filles pubères lui glissaient des regards langoureux. Il faut dire que celles que les cancans des réunions mondaines et les papotages des five o'clock tea⁴² avaient mises au courant de son état-civil se faisaient plus r[é]servées⁴³ dans leur admiration, si tant est qu'elles ne regardaient [que]⁴⁴ d'un oeil de pitié celles qui, malgré ces renseignements ou restées dans l'ignorance de son passé, s'obstinaient dans leur admiration intempestive.

Jean Maraut était également doué pour les lettres et les sciences. Sérieux plus que ne le sont d'ordinaire les potaches de cet âge⁴⁵ et peu porté vers les distractions faciles, il consacrait ses loisirs à la lecture et à la pratique des sports athlétiques.

Ignorant les joies, mais aussi les nombreuses distractions de la vie de famille, il s'enfermait dans son studio et, ses travaux scolaires mis au point, il consacrait ses veillées à lire tout ce qui lui passait par la main en fait d'auteurs graves⁴⁶ susceptibles de le guider sur le chemin de la vie.

La sociologie et les voyages – ne forment-ils pas la jeunesse⁴⁷ – l'intéressaient au plus haut point, mais il n'en dédaignait pas pour cela les ironistes anglais comme Bernard Shaw⁴⁸ et Aldous Huxley⁴⁹, ni les Scandinaves comme Ibsen⁵⁰, Bjoernson⁵¹, ni les Russes comme Tourguénief⁵² et Dostoievsky⁵³. Pour un garçon de son âge, il était extraordinairement éveillé, curieux de savoir et d'apprendre l'art de vivre.

Malheureusement il ne put, ses études terminées, se décider à faire choix d'une carrière déterminée. N'ayant pour conseillers que ses camarades de collège, la plupart jeunes gens sans souci, il se trouvait⁵⁴ désespéré au lendemain de son baccalauréat. Il avait dix-huit ans. C'est alors que se produisit un événement qui devait, brusquement, exercer une influence décisive sur sa destinée.

(p. 31)

Au « cours de danse et de maintien » de l'année précédente, il avait fait la connaissance d'une jeune fille délicieusement belle et supérieurement intelligente. Sa mère, qu'il apprit à connaître lors d'une sauterie organisée par les jeunes gens du cours de danse, avait fait sur lui la meilleure impression et semblait ne vouloir mettre d'autre obstacle aux sentiments et aux aspirations de sa fille que cet égoïsme bien compréhensible de toutes les mamans à ne vouloir se⁵⁵ séparer que le plus tard possible de leur enfant et à en abandonner le bonheur à ce qui, à tout prendre, constitue le hasard ou la chance.

Très sportive, comme lui, et peu portée vers les côtés pratiques de l'existence, Isabelle n'insista guère pour savoir à quelle carrière il se destinait lorsqu'il lui eut dit que rien ne pressait pour le moment et que, n'⁵⁶ ayant aucune préférence particulière, cela dépendrait des circonstances, voire du désir formulé par la jeune fille qui l'aimerait assez pour ne pas lui faire violence à ce sujet.

Or, Isabelle s'était montrée plus réservée depuis quelque temps. Aux questions qu'il lui posait sur les causes de ce changement d'attitude à son égard, elle répondait d'une façon évasive, disant qu'elle avait beaucoup de chagrin, que son père – il n'avait guère été question de lui dans leurs entretiens passés – sondé par elle au sujet de ses sentiments à l'égard de Jean, lui avait fait savoir qu'il ne saurait être question de mariage pour elle avec un jeune homme sans fortune et sans position, qu'il n'avait pas l'intention de donner sa fille au premier venu et qu'il lui faudrait des garanties tout autrement sérieuses que celle de l'honorabilité présumée d'une famille qu'il ne connaissait pas.

Un jour, il ne l'avait plus revue depuis plus d'un mois, Isabelle entra en coup de vent dans son studio de la rue des Capucins. C'était la première fois que la jeune fille mettait le pied chez lui. violemment ému et intrigué de cette audace, qu'il s'expliquait d'autant moins que jamais auparavant il n'avait pu la décider à l'accompagner chez⁵⁷ lui, même accompagnée d'amis et de camarades de classe, il lui tendit les bras sans pouvoir proférer aucune parole. La jeune fille, toute bouleversée et décomposée, l'écarta d'un geste plein de lassitude et, le précédant, jeta son chapeau sur la table et se laissa tomber sur⁵⁸ une chaise en sanglotant.

Jean ne savait ni que penser ni que dire. Il resta debout à côté de Bella et, en hésitant, lui posa la main sur la tête sans même⁵⁹ oser la caresser du bout⁶⁰ des doigts. Un silence angoissant suivit cette explosion de douleur et de désespoir. Brusquement, la jeune fille leva vers Jean ses yeux voilés de larmes et, l'écartant d'un geste fatigué, prononça ces paroles irrévocables :

- Jean, il faut que tu saches que jamais, tu entends, Jean, jamais nous ne pourrions être l'un à l'autre. La barrière qui se dresse entre nous est telle qu'elle ne pourrait être abattue que par un crime contre nature, un crime contre le sang, par l'inceste.

Jean jeta un cri de terreur, qu'il s'empressa d'étouffer de ses deux mains convulsivement pressées sur sa bouche.

- Jean, cher Jean, laisse-moi parler, écoute-moi sans rien dire, je t'en supplie. Oui, Jean, tu es mon frère, mon père est aussi le tien. Voilà la vérité dans toute son horreur. Laisse-moi parler. Jean, tu m'as bien dit que tu étais orphelin et que ta

mère est⁶¹ morte en te donnant le jour, mais comment as-tu pu me cacher que tu ne connaissais pas ton père ?

Jean jura sur la tête de sa mère que celle-ci, pour⁶² des raisons restées mystérieuses autant qu'inconcevables, s'était refusée jusqu'à son dernier souffle de faire connaître le nom de celui qu'elle avait aimé, mais qui ne l'avait pas assez aimé pour tenir l'engagement d'honneur qu'il avait pris de l'épouser.

(p. 32)

- Mais pourquoi, Bella, ajouta-t-il en pleurant, pourquoi cet homme a-t-il refusé de me reconnaître comme son fils et pourquoi persiste-t-il, maintenant qu'il sait que je ne saurais lui faire déshonneur et que je suis prêt à affronter la lutte pour l'existence, à accomplir les formalités d'usage pour m'adopter ? Si nous avions eu aussi peu de scrupules que lui, toi, ma sœur, moi, ton frère, oh⁶³, l'horreur d'une telle éventualité, dans l'ignorance où nous étions l'un de l'autre, et comme c'est⁶⁴ arrivé tant de fois entre jeunes gens résolus à braver la résistance de leurs parents, où en serions-nous maintenant et de quelle honte ne⁶⁵ serions-nous pas chargés ?
- Ecoute, Jean, dit alors la jeune fille en saisissant les mains de son frère et en les serrant convulsivement, écoute. Maintenant que tu sais ce qu'il importe de savoir et que je sais ce que je dois, promettons-nous cette affection réciproque qui, désormais, devra prendre la place d'un amour impossible. Par amour de celle qui t'a aimé d'un chaste amour et qui continuera à t'aimer d'affection fraternelle, promets-moi, cher Jean, à celle qui n'aura jamais d'autre ami que toi, promets-moi que tu pardonneras à celui qui n'a pas trouvé le courage d'⁶⁶assumer son devoir essentiel ?

Je sais que ce que je te demande est une chose presque surhumaine. Mais je sais aussi que, né pour exécuter de grandes choses, tu seras capable, par amour pour moi, qui en souffre autant que toi, de pousser jusqu'à⁶⁷ l'héroïsme l'esprit d'abnégation que je⁶⁸ viens te demander.

- Ah, Bella, qu'exiges-tu de moi ? Faut-il, par une affection sans exemple, oublier le déshonneur de ma pauvre mère et l'infinie détresse où je suis plongé ?

- Je te comprends, cher Jean, mais si jamais tu m'aimais, promets-moi de répandre sur cet abandon impardonnable le voile de la charité chrétienne et de me garder ton amour fraternel. Il y va de ton avenir, songes-y, mais aussi de mon honneur. Je sais que tu es capable de cette générosité et de cette affection, car tu es fort et bon. Pour te montrer ma reconnaissance, je suis prête⁶⁹ à te suivre jusqu'au bout du monde, car tu m'es plus cher que tout ce que j'ai sur terre.
- Bella, je te fais le serment de tout oublier, mais je ne saurais accepter ton sacrifice. Le bout du monde, c'est moi qui irai le chercher pour m'y ensevelir, ou plutôt pour y recommencer, non, refaire une existence désormais impossible ici. Laisse-moi réfléchir, aide-moi à trouver une solution pour sortir de cette impasse tragique et ne pas te compromettre davantage.
- Oui, Jean, je réfléchirai avec toi, pour toi. Quand te reverra[i]⁷⁰-je ? Car il faut que nous nous revoy[i]ons⁷¹ bientôt pour examiner ce que nous devons faire. Et maintenant, embrasse-moi, chastement, mais bien cordialement, comme on embrasse une sœur, qui serait une fiancée perdue à jamais.

* * *

Jean Maraut tint sa promesse. Le capital que son père « inconnu » avait déposé chez le banquier-notaire pour subvenir à ses besoins les plus urgents et que celui-ci mit à sa disposition pour le cas où il voudrait s'expatrier, lui fut entièrement versé. Isabelle avait insisté pour qu'il ne le refusât pas. Il suffirait pour entreprendre le voyage en Amérique et y vivre pendant quelque temps en attendant de trouver une position et de gagner sa vie. Car sa décision était prise : il partirait pour le Nouveau-Monde, où il tâcherait de se refaire un état-civil et une existence.

Dès qu'il e[u]t⁷² abordé dans les Etats-Unis, Jean reprit avec une ardeur nouvelle la pratique des sports athlétiques. Il changea de nom et, sous la direction d'un soigneur dévoué et d'un manager adroit, il fit des progrès remarquables en un rien de temps.

(p. 33)

Après deux ans d'efforts et de prouesses, John-Percy Harald était un des pugilistes les plus célèbres des Etats-Unis. On l'applaudissait sur les rings les plus réputés et ses performances lui valurent le titre de roi des tombeurs de champions. Comme son compatriote

John⁷³ Green⁷⁴, qu'un monument élevé à sa gloire dans son village natal appelait « le roi du muscle et l'empereur de la force »⁷⁵, il connut la fortune en même temps que la gloire.

Après un séjour de vingt⁷⁶ ans dans les pays d'Outre-Atlantique, il fut pris par le mal du pays. Il reprit d'autant plus volontiers le chemin de la vieille Europe que Bella, avec laquelle il avait entretenu une correspondance régulière, lui apprit que son père venait de décéder, mais non sans avoir exprimé d'amers regrets au sujet de ses torts passés.

* * *

John-Percy Harald en était là de ses méditations rétrospectives dans le chalet de Manceville⁷⁷ lorsqu'une lettre de Bella lui annonça son arrivée avec Vicange pour le surlendemain. Ce fut pour lui l'occasion d'une activité fiévreuse et d'une allégresse sereine pour que la maison fût de tous points digne de ses visiteurs. Car Isabelle, qu'il avait plusieurs fois rencontrée à Hautefort⁷⁸, sortait rarement et consacrait son existence aux soins du ménage, où elle relayait sa vieille mère infirme, et à des œuvres charitables. Ce fut donc la première fois que Jean, maintenant Johnny, faisait à sa sœur les honneurs de son bungalow.

Ce fut une journée délicieuse, illuminée de grand⁷⁹ soleil et de bonne amitié, que nulle ombre ne vint ternir, tellement Victor s'empressa d'intervenir dès que la conversation menaçait de glisser sur les sombres routes du passé et de tout ramener dans la bonne voie par sa bonne humeur incorruptible.

Après le repas, dont Victor s'était offert à supporter tous les frais en raison d'une grosse affaire qu'il venait de réaliser, on s'installa en plein air, sous la vérandah⁸⁰ [!] d'abord, sur la terrasse fleurie ensuite. Mais Vicange crut encore devoir faire des siennes. Taquin comme il était, ou était-ce un effet de sa bonté foncière qui tenait à dissiper tous les malentendus,⁸¹ il prit brusquement le bras de Bella et, se tournant vers Johnny, il dit :

– Quel beau couple nous ferions, n'est-ce pas Jean ?

Harald parut d'abord déconcerté. Regardant tantôt sa sœur, tantôt son ami, il ne sut que dire et leva les bras en signe d'étonnement et de déception.

- Mais⁸² non, dit Bella pour mettre fin à cette gêne, tu⁸³ connais ce vieux fou de Victor, qui trouve, mais un peu tard⁸⁴, qu'il ne ferait pas trop mauvaise figure à côté d'une femme de son choix. En réalité, il songe aussi peu à se mettre en ménage que moi. Il aime beaucoup trop sa belle indépendance pour la donner en pâture à quelque bête immonde. Nous sommes camarades d'enfance et nous⁸⁵ nous connaissons trop bien pour ne pas nous permettre ce jeu sans⁸⁶ malice auquel j'ai cru pouvoir me prêter sans te faire de la peine.
- Ecoute, Jean, ajoute⁸⁷ Victor, j'ai quarante⁸⁸ ans comme toi et j'ai doublé le cap de bonne espérance. Me croirais-tu vraiment capable d'attendre que j'aie doublé le cap gris nez pour faire une folie doublée d'une cochonnerie ? Rien qu'à voir la figure pitoyable que tu fais, je serais le dernier des derniers si je pensais, ne fût-ce qu'un instant⁸⁹ à te faire faux bond. Soyons sensés⁹⁰, Johnny, et vive la garçonnière !
- Je te remercie, mon cher Vic, dit Harald en souriant de sa déconvenue. Tu étais donc, vous étiez donc l'une et l'autre sérieusement alarmés de mon étonnement ? Je vous avoue que je n'étais guère préparé à un événement qui, comme celui que vous venez de projeter sur l'écran de ma solitude, n'aurait rien eu d'illicite ni même d'impossible en lui-même. Si toutefois l'amitié vous déconseille ce à quoi un sentiment plus sévère eût pu vous porter, sachez que je n'ai jamais cru avoir le moindre droit de regard sur vous et vos décisions. Si, chère Bella, en un moment tragique de notre existence, tu as cru devoir me promettre de ne pas m'abandonner, un tel serment ne saurait valoir ni t'⁹¹engager pour tous les temps à venir.

(p. 34)

Quoi qu'il en soit, je suis bien content de pouvoir compter sur votre bonne amitié. Si je me suis retiré dans ce désert, c'est pour arranger ma vie à ma guise et pour vivre loin de ceux dont l'intérêt ne me touche guère et que je ne voudrais pas lier à mon sort. Mais plus je me considère et plus je vis loin de vous, plus j'ai besoin de savoir qu'il y a quelque part, et pas trop loin de moi, des cœurs qui battent à l'unisson du mien, d'excellents amis comme vous deux.

- C'est ça, Johnny. Tu comptes⁹² sur moi, dit Isabelle.

- Et sur moi donc, ajouta Vicange, mais je crois qu'il est temps de clore les débats et de prendre exemple sur l'insouciance de ces fleurs, qui embaument l'air que nous respirons comme si nous n'étions pas là.
- Voilà, répondit Harald, comme si nous n'étions pas là, sans le faire exprès. Et nous, qui nous figurions qu'elles exhalaient leurs plus doux parfums pour nous faire fête !

Je trouve,⁹³ moi, que c'est précis[é]ment⁹⁴ cette illusion, comment dire, cette illusion anthropocentrique qui nous aide singulièrement à supporter la vie. Et pourquoi, bon Dieu, pourquoi ne nous imaginerions-nous pas que toute cette splendeur nous est bien due et qu'elle a été faite pour nous, que sans nous, par exemple, cette montagne n'aurait pas de raison d'être, qu'elle n'existerait pas. Ce bon Descartes⁹⁵, qui disait : Je pense, donc je suis⁹⁶, n'a-t-il pas prétendu dire aussi : Je pense le monde, donc le monde existe ?

- Pendant que j'y pense, dit alors Victor, ne pensez-vous pas que nous nous égarons dans les hautes⁹⁷ sphères de la connaissance philosophique et que nous ferions mieux de penser à des choses plus terre à terre et plus immédiatement pratiques⁹⁸.
- Comme par exemple ... ?
- Comme, par exemple, à notre rentrée à Hautefort⁹⁹, où il y a pas mal de travail qui m'attend.
- Ah, le sale égoïste, s'écria Isabelle en riant.
- Égoïste, moi, qui ne songe qu'à faire plaisir aux autres, à loger confortablement nos députés, nos prisonniers, nos paysans, nos ermites et jusqu'au¹⁰⁰ bon Dieu lui-même ? Car si je travaille, ce n'est certes pas pour mon plaisir, c'est uniquement pour faire plaisir aux autres, même à mes ennemis. Et si j'y gagne de quoi casser ma croûte, c'est tant mieux, car j'aura[i]¹⁰¹ garde de pousser l'héroïsme jusqu'à l'anéantissement inclusivement.
- Tu as raison, Vic, dit Bella, allons travailler au bien de l'humanité.
- Et au bien de ses représentants les plus autorisés, dit Harald, au nôtre !
- Au revoir, Johnny, et sans rancune. A samedi prochain, chez moi.
- Bien volontiers. Mais sans clients superflus !
- De qui veux-tu parler ?
- De rien, nous¹⁰² nous comprenons. A samedi donc ! Au revoir !

Chapitre VII

(p. 35)

A en juger d'après ce qui lui arrivait dans les derniers temps, Harald commençait à voir dans le Hasard la part de Dieu dans la direction du monde. Si, jusque-là, il avait, sous l'influence de ses lectures et de ses méditations, cru à la Fatalité et au Destin, ses expériences l'éloignaient de plus en plus de telles certitudes.

Mais comment distinguer le Hasard du Destin ? Et à quoi bon ? Une tuile vous tombe sur la tête, que vous importe qu'elle se soit détachée d'un clocher ou d'un minaret, qu'elle ait glissé de la main d'un couvreur plongé dans la contemplation du paysage ou qu'elle ait été lancée par celle d'un fou furieux ! Le Hasard n'est que la désignation vulgaire de ce qu'il y a d'inexplicable dans le déterminisme universel, la salopette d'atelier de l'apprenti-sorcier qui a oublié son « Sésame, ouvre-toi », la formule magique capable d'arrêter l'effusion des eaux et la danse des balais¹⁰³.

Hasard :¹⁰⁴ sa naissance et l'incurie¹⁰⁵ criminelle du séducteur de sa mère ! Hasard :¹⁰⁶ la rencontre de sa sœur et la fuite dans le Nouveau-Monde et le triomphe de ses énergies latentes ! Hasard :¹⁰⁷ le choix de cet emplacement et de ce logis abandonnés au caprice d'un ami resté fidèle après vingt ans¹⁰⁸ de séparation ! Hasard :¹⁰⁹ cette trouvaille, qui, à vingt siècles de distance, rétablissait les communications spirituelles avec le monde antique ! Hasard :¹¹⁰ les rencontres faites depuis, les discussions amorcées à l'entour du Verdumont avec ce qu'elles pouvaient faire naître de complications et de moissons futures !

Sans doute, mais on peut canaliser le Hasard par son apport personnel ! On peut, par un plan de sagesse, imprimer à sa vie une direction déterminée, réduire à l'absurde les suggestions corruptrices qui nous assaillent, mater l'esprit de contradiction s'attachant à démontrer nos torts¹¹¹ plutôt que sa raison.

On peut, il faut, le cas échéant, mentir à l'évidence banale pour faire triompher une vérité d'ordre supérieur ! On peut, on doit avoir le courage de proclamer le contraire de ce qu'on sait être la vérité pour ruiner l'outrecuidance et la malfaisance des cyniques trop affirmatifs !

Car c'est par l'ironie sagement pratiquée qu'on se libère, c'est par la mystification systématique qu'on remet toutes choses à leur place.

Notre société souffre d'une indigestion de civilisation. Notre parlementarisme est descendu au culte du sectarisme stupide et de l'hypocrisie de caste. Nos députés, depuis les pontifes des partis au pouvoir jusqu'aux aboyeurs des foules ameutées allient la nullité soporifique des cuistres de province au snobisme des capitales dispensatrices d'esprit.

Nos avocats, dictateurs de la parole, à qui semblaient dévolus le culte du droit pur et la défense de la justice sociale, se font racoleurs¹¹² d'affaires et marchands de complaisances. Nos journalistes, toujours à l'affût d'un mot d'ordre et aux trousses d'un parti, se font trafiquants de clichés, organisateurs du désordre et terroristes de la plume.

Nos prêtres, inquisiteurs des âmes et fanatiques de l'idolâtrie, pratiquent l'intolérance contre tous ceux qui, comme Jeanne d'¹¹³Arc, prétendent prier Dieu sans leur en demander la permission et faire le bien sans passer par le dispensaire de leurs grâces.

Si j'avais commis un crime crapuleux¹¹⁴, un forfait rare par son audace ou son énormité, je pourrais, sans le bagatelliser ou l'exagérer, en faire ma plus haute vertu à condition de chercher refuge au pied des autels ou dans l'autre \des/¹¹⁵ folliculaires de parti. Un artiste de la procédure tirerait pour lui-même des avantages appréciables de ce qu'il y aurait de monstrueux et de terrifiant et, quoique persuadé de ma culpabilité, ferait pousser au prétoire des sanglots pour la victime innocente de la fatalité.

(p. 36)

Malheureusement j'ai pratiqué une clémence sans exemple et j'ai choisi la profession la plus ingrate et la plus compliquée qui soit, celle d'ermite profane et solitaire sans curiosité d'ordre politique. Si je voulais, je ferais sombrer dans le ridicule des prétentieux¹¹⁶ aussi extravagants¹¹⁷. Si je voulais, je ferais une farce grotesque de ces manies¹¹⁸ pontifiantes¹¹⁹ je ferais triompher la sagesse de la folie. Si je voulais ...

* * *

Huit jours plus tard, on lisait dans « La libre Parole »¹²⁰ de Hautefort¹²¹ l'entrefilet suivant :¹²²

Flaville, 13 mai. —¹²³ Renaissance religieuse. — Nos¹²⁴ lecteurs catholiques ne sont pas sans savoir quel essor réconfortant a pris depuis quelques années le culte de la Vierge aux abords de notre paisible localité.

La procession organisée par le digne desservant de notre paroisse, l'abbé Pierre-Benoit Maraut, originaire de Flaville même, le premier dimanche des mois de mai et d'octobre¹²⁵ a pris cette année des proportions inespérées. De tous les villages des environs, les fidèles ont afflué vers la Piéta¹²⁶ miraculeuse installée à l'entrée de la forêt et restaurée par le ciseau¹²⁷ magistral du sculpteur Crassemont¹²⁸, auquel, depuis que sa renommée a dépassé les frontières de notre chère patrie, il est permis de prédire un avenir glorieux¹²⁹.

Déjà l'on parle d'un sanctuaire de proportions importantes¹³⁰, d'une cathédrale pour l'édification de laquelle un donateur anonyme, aussi pieux que généreux, avons-nous besoin de le souligner, a promis de verser une somme importante. Nous ne voudrions pas anticiper sur les événements¹³¹. Il est certain cependant que ceux-ci constitueront une manière d'¹³²exorcisme d'une région jadis infestée par les orgies honteuses du paganisme, comme cela résulte des débris d'un veau d'or trouvé dans les caveaux souterrains du trop fameux « tumulus »¹³³ ainsi que des restes informes d'un autel consacré aux génies diaboliques du Verdumont, dont les contreforts viennent mourir aux pieds du vieux chêne à la Vierge miraculeuse.

Ce qui tend encore à démontrer à quel point la renaissance religieuse progresse dans ces régions bénies du Ciel, c'est que notre population croyante est depuis quelque temps témoin de la piété exemplaire d'un saint ermite qui, dans une grotte cachée du Verdumont, a trouvé un refuge providentiel contre la perversité du siècle. Déjà l'on parle de plusieurs guérisons miraculeuses que l'intercession de cet envoyé du Ciel aurait opérées sur plusieurs personnes¹³⁴ des villages circonvoisins.

La Sainte Vierge nous protège visiblement :¹³⁵ *Sub umbra alarum*¹³⁶ ... Nous¹³⁷ tiendrons nos lecteurs au courant des bénédictions que le ciel¹³⁸ ne manquera pas de répandre sur les fidèles de Flaville ainsi que des confirmations indispensables qui nous en parviendront des autorités paroissiales¹³⁹ et diocésaines compétentes.

Lorsque l'abbé Maraut (Pierre-Benoit) eut pris connaissance de cette nouvelle, dont il ignorait le premier mot, il se demanda quel zélateur inconnu avait pu prévenir, voire surprendre et trahir son ardeur pastorale.

Ah, sans doute, se dit-il, tout va mal en ce monde perverti par les portes de l'enfer. L'Eglise¹⁴⁰ de Notre-Seigneur Jésus-Christ est ébranlée jusqu'en ses fondements par les suppôts de Satan partout répandus. Mais il me semblait que j'avais fait tout mon devoir de prêtre du Seigneur pour préserver mes ouailles de la damnation éternelle.

(p. 37)

Le culte de la Sainte Vierge qu'avec l'aide du Tout-Puissant j'ai instauré à l'ombre de ce chêne millénaire commence à porter ses fruits. Il est possible et même probable qu'un grand pèlerinage prendra naissance¹⁴¹ de ma modeste procession, mais quant à parler dès à présent d'une cathédrale comme celle de Hautefort¹⁴², de Lourdes ou de Kevelaer¹⁴³ il faut dire que ce serait là un fardeau trop pesant pour mes faibles épaules. Ah, si nous avions une source miraculeuse à l'ombre de notre vieux chêne, si j'avais des confrères moins jaloux de mes succès pastoraux et de ma considération en haut lieu, je pourrais y songer.

Pour ce qui est de l'anachorète dont il est question dans notre feuille diocésaine¹⁴⁴, en ai-je seulement entendu parler ? S'est-il présenté auprès du curé de sa paroisse pour se mettre en règle avec sa¹⁴⁵ conscience et avec ses supérieurs ecclésiastiques, qui seuls ont le droit de lui conférer quelque mission extra-paroissiale et canonique ?

On parle de cet inconnu, qu'il me serait trop facile d'ignorer¹⁴⁶ comme d'un thaumaturge. N'avons-nous pas, pour suffire à nos besoins, nos patrons guérisseurs, les saints Côme et Damien¹⁴⁷, qui ont fait leurs preuves depuis les jours¹⁴⁸ lointains où les desservants de notre paroisse recevaient leur nomination et leur[s]¹⁴⁹ directives spirituelles des papes d'Avignon\,/¹⁵⁰ au temps où Jean l'Aveugle et son fils l'empereur Charles allaient faire leurs dévotions en la ville sonnante et à Notre-Dame de Rocamadour¹⁵¹ ? Et n'avons-nous pas enfin, pour nous soulager dans nos peines terrestres, notre mère à nous tous,¹⁵² la Consolatrice des Affligés¹⁵³ ? Et j'oublie le culte

du Christ-Roi, celui du Sacré Cœur de Jésus, celui de la Vierge du Perpétuel Secours¹⁵⁴, celui de Saint Donat¹⁵⁵ et de tant d'autres, qui ont mis la sanctification des âmes à la hauteur de toutes les¹⁵⁶ dévotions.

Monsieur Crassemont, notre grand sculpteur diocésain, m'a suggéré l'idée d'un chemin de croix¹⁵⁷ à édifier entre notre église paroissiale et la Pieta de Notre-Dame au chêne¹⁵⁸ par lui restaurée. J'ai cru devoir lui faire comprendre que l'établissement de ces stations contribuait¹⁵⁹, certes, à fonder le culte de la Vierge sur des bases plus étendues¹⁶⁰ mais que, dans nos climats incertains, une procession avec tant d'arrêts en plein air¹⁶¹ et le long d'une route maculée par mille excréments, aurait pour résultat final de disperser l'intérêt, peut-être même de reléguer à l'arrière-plan la dévotion envers Notre-Dame au Chêne et de lasser la piété de mes fidèles.

Un de mes confrères disait un jour assez brutalement que la religion telle que nous la pratiquons dans nos villages et dans les faubourgs de nos villes ressemblait trop à une machine à faire taire les malheureux. Je ne voudrais, quant à moi, pas la ravalier au niveau d'un bâillon¹⁶² destiné à étouffer en eux toute velléité de pensée personnelle ni même à celui d'une béquille à l'usage des paralytiques et des pauvres d'esprit, dont il est question dans les Béatitudes¹⁶³. Tout au plus pourrait-on y voir un besoin du cœur en même temps qu'un instrument d'action soumis à la volonté de Dieu.

Je connais l'âme du peuple. Une longue pratique de la prêtrise et les expériences que j'ai puisées dans le confessionnal m'ont permis de pénétrer dans les pensées les plus secrètes, dans l'intimité des relations de famille et dans les affaires privées de mes ouailles. Si j'ai réussi à remplacer dans leurs cœurs l'idée profane de délit par l'idée religieuse du péché et de l'offense faite à Dieu, celle de la condamnation devant les tribunaux d'Etat par celle de contrition et de ferme propos, je sais aussi ce qui reste à faire pour hâter le triomphe de l'Eglise dans le domaine de la pensée laïque.

Voilà pourquoi je ne saurais tolérer qu'un étranger, fût-il cent fois saint et mille fois thaumaturge, vienne contrecarrer mes projets, saper mon autorité et s'immiscer¹⁶⁴ dans les affaires soumises à ma juridiction spirituelle. Je suis maître chez moi et veux le rester. Ainsi Dieu me soit en aide et sa très sainte mère !

* * *

Le curé de Flaville était donc bien décidé à ne pas tolérer d'ermite¹⁶⁵ ou de rival à ses côtés¹⁶⁶. Aussi n'eut¹⁶⁷-il rien de plus pressé à faire que d'enquêter à travers le village au sujet de cet étrange anachorète et de son activité para-religieuse.

Le premier jour, il ne réussit pas à tirer grand¹⁶⁸ chose de ses paroissiens. La plupart¹⁶⁹ ne savaient que par ouï-dire qu'un personnage décemment habillé, mais aux allures étranges et apparemment un peu détraqué, avait été rencontré tantôt par-ci, tantôt par-là, mais presque toujours courant à travers les sentiers les moins fréquentés de la montagne.

La vieille Lise, qui était allée¹⁷⁰ chercher du bois mort au Verdumont, prétendait avoir rencontré, vers 5 heures de l'après-midi et à mi-chemin des carrières de Flaville et de Manceville¹⁷¹, un individu aux allures de brigand des grands chemins, assis sur un tronc d'arbre abattu par la tempête et qui s'était offert à lui porter son fagot jusqu'à l'entrée de la forêt. Comme elle avait pris l'habitude de se méfier de tout inconnu, elle n'avait pas répondu à des avances aussi clairement formulées. Ce n'est que lorsqu'elle eut serré son chapelet bénit pour écarter tout maléfice¹⁷² que l'étranger disparut dans le fourré voisin.

Deux enfants déposèrent qu'étant allés ramasser des feuilles mortes pour la litière de leur chèvre, un vieux sorcier à longue barbe blanche leur avait couru après pour les tuer, mais que, lorsqu'ils eurent appelé au secours, il les avait menacés de son bâton en s'enveloppant d'un nuage sombre.

Une femme, qui était allée porter la soupe à son mari travaillant dans la carrière de Moutfort¹⁷³, prétendait avoir vu¹⁷⁴ un monsieur au visage imberbe et en veston brun, qui lui avait demandé le chemin de la grotte occupée par le père Antoine. Lorsqu'elle lui eut exprimé son étonnement et son ignorance, l'étranger lui avait expliqué que le père Antoine, l'ermite¹⁷⁵ du Verdumont, avait comme spécialité de guérir les malades sans recourir à aucun médicament ni traitement d'aucune sorte, en leur faisant prendre du jour au lendemain des habitudes contraires à celles qui leur avaient été pernicieuses.

C'est ainsi que, disait-il, le père Antoine a guéri un neurasthénique¹⁷⁶ en lui faisant brutalement une blessure au bras gauche. A un autre il avait fait perdre l'habitude de mentir en lui coupant la barbe, disant que la barbe est le masque de l'hypocrisie. A un troisième il avait suggéré une¹⁷⁷ humeur plus égale en confisquant¹⁷⁸ sa montre et son¹⁷⁹ baromètre, par lesquels, du matin au soir, il avait contrôlé la¹⁸⁰ marche du temps et les variations atmosphériques. A un quatrième il avait assuré une digestion parfaite en lui défendant de porter des gants et d'exercer son odorat¹⁸¹ sur tout ce qu'on servait à table. A tous il faisait perdre des habitudes invétérées en les privant brusquement d'objets précieusement conservés, en leur enlevant, par exemple¹⁸², leurs miroirs¹⁸³ où ils contrôlaient les progrès de l'âge et les ravages du temps.¹⁸⁴

Ce bon monsieur Maraut ne savait où donner de la tête. Il s'informa auprès de la rédaction de la feuille diocésaine au sujet de l'auteur de la chronique en question. On lui répondit¹⁸⁵ qu'on était¹⁸⁶ lié par le secret professionnel, mais que l'auteur de cet entrefilet était un homme des plus respectable[s]¹⁸⁷ et, pour tout dire, un de ses confrères qu'il était malheureusement impossible de désigner autrement[.]¹⁸⁸

Il ne s'avouait pas vaincu cependant, persuadé qu'il était que, derrière cette chronique apparemment sincère et inspirée par la piété, il y avait une intention malveillante et, à tout prendre, un guet-apens diabolique pour l'humilier dans son zèle apostolique et le ridiculiser aux yeux des mécréants.

Mais il comprit que, pour ne pas faire fausse route, il faudrait attendre quelque peu avant de partir en guerre contre cet intrus¹⁸⁹ qui, s'il existait autrement que dans l'imagination hallucinée de quelques pauvres d'esprit, devait être un mauvais génie s'appêtant à lui faire expier une faute qu'il ignorait.

(p. 39)

Voilà pourquoi il se mit en relation avec un¹⁹⁰ confrère de Manceville¹⁹¹, pour lui demander discrètement des renseignements sur cet inconnu, qu'on disait mener une existence si compromettante pour la foi de leurs ouailles aux frontières de leurs deux paroisses.

Il attendit huit jours avant de recevoir une réponse à sa lettre et profita d'une invitation qui lui était¹⁹² faite d'assister à l'enterrement d'un fermier de Manceville¹⁹³ en qualité de diacre du curé officiant pour se rendre au village voisin, le cœur oppressé et prêt à toutes les éventualités. Malheureusement son confrère, plus âgé que lui et peu soucieux de se mettre sur le dos une affaire dont il redoutait de voir sortir des complications, n'entretenait avec ses paroissiens que les relations les plus indispensables concernant le culte et l'administration. Aussi n'apprit-il qu'une chose, c'est que, il y a un an environ, un étranger, répondant au nom bien américain de John-Percy Harald, était venu s'établir à l'entrée méridionale¹⁹⁴ du village de Manceville¹⁹⁵, que cet étranger, qui paraissait être le descendant d'un compatriote ayant fait fortune dans le Nouveau-Monde, ne s'était jamais montré à l'église et que, à moins que ce ne fût un protestant, un juif ou un autre hérétique, remplissait¹⁹⁶ sans doute ses devoirs religieux à Hautefort¹⁹⁷, où il se rendait chaque dimanche. Il ajouta que lui, en tant que desservant de la paroisse de Manceville¹⁹⁸ à la veille de prendre sa retraite, avait assez de travail avec une population composite, dont une vingtaine de cheminots, de chauffeurs et d'ouvriers mineurs toujours en route et contaminés par l'esprit profane, pour ne pas s'occuper d'un monsieur qui ne demandait qu'à vivre tranquille sans se mêler à ses paroissiens. D'ailleurs ce rentier, qui paraissait avoir de la fortune, lui avait fait parvenir une somme importante pour les pauvres de sa paroisse et leurs relations en étaient restées là pour le moment.

L'abbé Maraut n'arriva pas à établir de relation entre cet Américain et le guérisseur du Verdumont. Mais quand il se disait que c'était sans doute ce personnage apparemment inoffensif qui s'était entretenu avec la femme des ouvriers carriers et lui avait parlé des guérisons effectuées par ce docteur invraisemblable, il crut voir dans ce fait une indication à retenir pour ses enquêtes futures.

Harald ? Ce nom ne lui disait rien, non, vraiment. Mais puisque cet Américain parlait une langue intelligible aux paysans de Manceville¹⁹⁹, aux bourgeois de Hautefort²⁰⁰ et aux femmes²⁰¹ de Flaville, son nom serait sans doute un nom de guerre, un pseudonyme servant à cacher son nom véritable.

Serait-ce par hasard ... ? Mais non, l'enfant de sa sœur, s'il vivait et s'il revenait, n'oserait certainement pas venir s'établir à proximité de Flaville. Une telle provocation, car ce serait une provocation directe à son adresse, devrait être étouffée par tous

les moyens, car un prêtre ne saurait tolérer qu'un bâtard sorti de sa famille et dont on ne connaissait pas même le père, mais sans doute vicieux comme celui-ci, vienne éclabousser l'honneur d'une maison dont, depuis des générations, rien d'impur n'était jamais sorti.

Chapitre VIII

(p. 40)

Il y avait trois points sur lesquels le curé de Flaville n'entendait pas plaisanter. C'était d'abord tout ce qui concernait le dogme, les sacrements et le culte. C'était ensuite son autorité de prêtre et de pasteur des âmes, autorité que, d'ailleurs, il ne se résignait qu'avec peine à borner au domaine des choses sacrées. C'était enfin l'honneur de sa famille, qu'un ignoble individu, heureusement – ou malheureusement – resté inconnu, avait essayé de ternir avec la complicité d'une pauvre fille égarée par la jalousie et affolée par son orgueil de fille a[i]née²⁰² lésée dans ses droits.

L'abbé Maraut était d'une piété aussi candide qu'intransigente. Depuis les jours lointains de son enfance²⁰³ – il approchait de la soixantaine – il n'avait jamais négligé ni ses prières quotidiennes ni la pratique régulière des sacrements. S'il était arrivé à son confesseur, dont il s'était fait un conseiller dans le domaine de la spiritualité et un guide sur le chemin de la vertu, de lui reprocher charitablement un excès de scrupules, il voyait dans la facilité de ce pardon une répercussion du déplorable relâchement des mœurs ecclésiastiques et laïques, qu'il s'expliquait à peine par la perversité générale chaque jour grandissante.

Plus tard, au séminaire et pendant les premières années de son sacerdoce que, par une grâce spéciale, il avait obtenu de pratiquer dans son village natal, il avait donné et continuait à donner à ses confrères en théologie et à ses paroissiens l'exemple d'une piété grave et d'une fidélité aux croyances reçues qui ne tolérait ni doute ni compromis quant à l'orthodoxie la plus rigoureuse et la haine de toute facilité moderniste.

Il voyait partout des suppôts de Satan guettant les croyants pour les induire en erreur et les précipiter en enfer. A ses yeux, seule la prière fervente et inlassable et

dans toutes les circonstances de la vie,²⁰⁴ pouvait mater le diable et écarter les pensées mauvaises pour communier avec Dieu sous l'invocation des saints dont l'Eglise a proposé la vertu et l'exemple à ceux qui tendent vers la perfection chrétienne et la sanctification de leurs âmes. Aussi ne cessait-il de répéter à ses paroissiens : Qu'importent tous les trésors du monde entier si vos âmes immortelles devaient se perdre pour l'éternité.²⁰⁵

Mais si l'abbé Maraut était le plus pieux des hommes, sa vertu était sans humilité et manquait de charité. Il ne songeait pas à marchander les grâces²⁰⁶ du Ciel, certes, mais il n'entendait pas qu'on discutât²⁰⁷ ses ordres ou qu'on mît une condition à voir en lui le dépositaire incorruptible des vérités éternelles. C'était manquer de respect à son autorité de prêtre et donner dans la corruption du siècle que de manifester quelque hésitation dans l'obéissance à ses mandements pastoraux.

Il ne se figurait pas qu'on pût²⁰⁸ avoir raison contre lui. Aussi sévissait²⁰⁹-il sans aucun ménagement contre les²¹⁰ récalcitrants et excluait-il des saints sacrements et de la communion pascale les aubergistes qui, bravant sa défense, avaient cru devoir engager un accordéoniste et quelque violoneux venu s'offrir pour jouer quelques²¹¹ airs de valse et faire danser les jeunes gens à l'occasion de la fête paroissiale²¹².

Cependant, si monsieur l'abbé Maraut craignait le Seigneur, il avait peur du diable et il lui était difficile, sinon impossible de distinguer²¹³ ce que Dieu permettait de ce que Satan serait capable de réaliser. Voilà pourquoi la vie rurale tou[t]²¹⁴ entière devait être imprégnée de religiosité et enrichie de cérémonies cult[ue]lles²¹⁵ tout le long de l'année. Il ne pouvait se figurer une commémoration familiale sans fête religieuse²¹⁶ ni la moindre incartade à son autorité indiscutable de desservant comme pouvant rester sans châtiment. Il faut, se disait-il, statuer de temps en temps un exemple et choisir à cet effet celui qui s'éloigne le plus de la règle, celui qui, par sa conduite, manifeste une indifférence dédaigneuse à mi-chemin entre l'amour et la haine, comme si le bon Dieu, notre mère la sainte Eglise et ses prêtres n'étaient que du vent.

(p. 41)

L'abbé Maraut tendait vers l'absolu. Il lui aurait été facile de recourir²¹⁷ à la charité profane pour donner à la foi et au culte un fondement d'ordre social. Mais il se disait qu'en faisant une concession à la justice inscrite dans les lois de l'Etat, il s'éloignerait

des commandements de Dieu sans supprimer les causes du mal ni le mal en lui-même. Il pensait aussi que la charité qui s'alimente aux souffrances des pauvres est une vertu douteuse et qu'en organisant une quête pour « les pauvres de la paroisse », il ferait une œuvre toute mondaine et sans rapport avec la foi, qui exige la soumission totale aux volontés du Très-Haut. Voilà pourquoi il ne faisait aucun cas de la charité « du ²¹⁸ cœur et de la main », ²¹⁹ pour ne s'occuper de la religion que comme objet du culte mettant l'homme en relation avec ²²⁰ la divinité par l'intermédiaire de l'Eglise. « Il y aura toujours des pauvres parmi vous ! » disait-il, et il abandonnait la charité profane à l'appréciation personnelle de ses paroissiens.

* * *

Un dimanche, après avoir rassemblé tous les éléments d'un réquisitoire en règle ²²¹ contre l'outrecuidance du prétendu ²²² père Antoine, il monta en chaire et prononça sur l'humilité du chrétien le prône suivant. Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles ²²³, (le ²²⁴ Seigneur a précipité de leurs trônes les puissants de la terre et y a fait monter les humbles de la terre).

Mes très chers frères,

L'histoire du peuple d'Israël et l'histoire de tous les peuples de la terre sont remplies d'exemples ²²⁵ illustres, qui nous montrent ²²⁶ que le Dieu des armées, celui qui commande aux riches comme aux pauvres, n'a jamais toléré que l'ordre par lui établi en ce monde fût troublé pendant une longue période d'années.

L'histoire nous apprend également que si la clémence du Seigneur ²²⁷ est infinie et que, si elle se manifeste en les circonstances où la mansuétude ²²⁸ humaine ne pourrait s'exercer que par l'effet d'une bonté héroïque, elle entend ²²⁹ laisser aux méchants toutes les occasions pour exercer leurs facultés et réfléchir sur les conséquences de leur malice diabolique.

Combien de fois n'avons-nous pas pu constater que, lasse d'attendre la conversion du p[é]cheur ²³⁰, sa main s'est abattue sur le malfaiteur (riche) ²³¹ impénitent pour le précipiter du haut de son siège et mettre à sa place le plus modeste et le plus humble d'entre ceux qu'il avait poursuivi de ses tracasseries injustes.

Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles²³²

C'est que la modestie, mes chers frères, est une vertu qui nous fait prendre de nos droits et de nos fonctions sur terre une opinion pleine d'équité, de mesure et de modération. L'homme modeste ignore le sot orgueil bouffi²³³ de lui-même et uniquement occupé de sa personne. Il fuit la vanité avide de l'estime d'autrui et [qui] ne songe qu'à accaparer la pensée de tout le monde. Il recule devant la présomption ridicule de celui qui s'imagine venir à bout des entreprises²³⁴ [les]²³⁵ plus chimériques par ses propres moyens.

Quelle misérable vanité que celle de prétendre ne reconnaître aucune autorité au-dessus de soi ! Quel[] que²³⁶ soit le d[e]gré²³⁷ de sagesse et de sainteté auquel puisse arriver un chrétien, il ne saurait oublier que Dieu a fondé son [E]glise²³⁸ pour diriger ses fidèles à travers les dangers de cette vallée de larmes et que cette Eglise a institué des prêtres dont la mission est de veiller au maintien de la foi, à la pratique du culte et de la vertu.

Mais aussi, et en même temps, quel orgueil diabolique que de vouloir se suffire à soi-même et de vouloir ignorer, dédaigner tout ce qui vient de l'autorité ecclésiastique ! De ne reconnaître de vérité que celle qu'on a choisie, de²³⁹ proclamer erreur tout le reste, d'ériger le doute en doctrine et de faire de la contradiction un dogme !

(p. 42)

Vous n'êtes pas sans savoir, mes chers frères, que cette vanité et cet orgueil se manifestent parfois chez des hommes dont la conduite pourra par ailleurs paraître irréprochable. Il manque à ces hommes, fussent-ils de saints ermites adonnés à la pénitence et à la flagellation quotidienne, il leur manque, dis-je,²⁴⁰ cette humilité et cette modestie dont j'ai voulu vous entretenir aujourd'hui, mais aussi ce respect de l'autorité par Dieu constituée, s[an]s²⁴¹ laquelle, quoi qu'on fasse, on ne sera jamais qu'un chrétien de vertu douteuse, sinon un rebelle et un hérétique.

Et puisque je vous parle de ce singulier ermite, dont la piété exemplaire semble faire l'admiration de tant de [me]s²⁴² paroissiens, qui, à ce que j'ai appris²⁴³ par hasard, n'en ont jamais été les témoins oculaires, de cet anachorète problématique, dont plusieurs d'entre vous prétendent avoir éprouvé les bienfaits par suite de guérisons

aussi miraculeuses aux yeux de ces²⁴⁴ pauvres d'esprit que ridicules aux yeux de ceux qui ont l'habitude de prendre de telles choses au sérieux, je me permettrai de douter de la sainteté de cet homme aussi longtemps qu'il refusera de se soumettre à l'autorité de l'Eglise établie sur le domaine de son activité.

Et d'ailleurs, d'où nous vient cet ermite étrange et mystérieux ? Quelle est sa religion ? Pourquoi ne le voyons-nous jamais assister \à/²⁴⁵ nos offices ? Faut-il voir dans ce guérisseur soi-disant miraculeux un mécréant, un pa[i]en²⁴⁶ ou²⁴⁷ plus simplement un charlatan qui, sous le manteau de notre sainte religion, en veut à notre²⁴⁸ argent et qui, en tout cas, fait à l'Eglise un tort considérable par sa façon de singer nos prières et de déprécier les miracles les plus dûment constatés par les autorités ecclésiastiques ?

Quoi qu'il en soit, je ne permettrai plus désormais que les enfants de ma paroisse se laissent désabuser et entraîner par les bruits qui courent au sujet de ce chrétien douteux et j'exclurai des saints sacrements quiconque sera trouvé s'être mis²⁴⁹ en rapport avec ce compromettant personnage, qui pourrait bien être d'ailleurs un criminel s'abritant chez nous, sur le territoire de notre paroisse, contre les poursuites de la police judiciaire ou un espion dangereux profitant de notre candeur pour faire à notre pays un tort irréparable.

Il y va²⁵⁰, mes chers frères, de la sauvegarde de notre sainte foi catholique, il y va²⁵¹ de l'autorité²⁵² de votre conseiller spirituel houspillé dans l'exercice de son saint ministère, il y va de l'honneur de vos familles menacées de tomber dans la pratique de superstitions honteuses et de subir des dommages irréparables dans la santé de leur corps, que l'apôtre appelle le tabernacle de vos²⁵³ âmes.

Si grands que soient les efforts qui devraient en résulter pour votre curé, il veillera à votre salut et, s'il en était besoin, je recourrais aux moyens les plus énergiques et à la collaboration des autorités religieuses et profanes pour mener²⁵⁴ à bien cette lutte qui nous est imposée.

Et maintenant, très chers frères, adressons au Ciel et à Notre-Dame au Chêne des prières ferventes pour le salut de l'Eglise et le triomphe de l'humilité chrétienne dans notre paroisse. Prions pour qu'ils éloignent de nous ce calice rempli d'amertume et pour que la foi parvienne à arracher jusqu'aux derniers ve[s]tiges²⁵⁵ de la superstition.

Ce sermon fit beaucoup de bruit dans la région. Quelques esprits forts prétendirent que monsieur le curé outrepassait ses²⁵⁶ droits en s'en prenant à une concurrence éventuelle et que son intransigeance ferait le plus grand tort à la religion. Plusieurs curieux, sans vouloir l'avouer, firent de longs détours pour arriver sur les hauteurs boisées du Verdumont et risquer la rencontre de cet homme si dang[er] eux²⁵⁷. Les infirmes s'informèrent de²⁵⁸ droite à gauche²⁵⁹ au sujet des méthodes de guérison²⁶⁰ mises en œuvre par l'ermite de la montagne. La plupart, redoutant les foudres paroissiales, n'osèrent même²⁶¹ plus porter leurs regards dans cette direction, de peur d'être surpris à ruminer de mauvaises pensées.

(p. 43)

En somme, le curé de Flaville triomphait, mais l'ermite de Manceville²⁶² veillait et savourait sa vengeance.

Lorsque, deux jours plus tard, Harald apprit de son « régisseur » la nouvelle de cette déclaration de guerre en due forme, il lui demanda ce qu'il en pensait.

- Ecoutez, monsieur, répondit François avec son gros bon sens de Sancho Panza, si j'étais à la place du curé de Flaville, j'aurais été moins pressé de partir en guerre contre des moulins à vent. J'aurais enquêté sur place avant d'ajouter foi aux racontars²⁶³ d'une vieille folle et aux histoires de gamins, auxquels on fait dire tout ce qu'on veut.

Je ne me serais pas couvert de ridicule, je n'aurais pas ridiculisé les choses de la religion et je n'aurais pas, sans raison, suspecté les intentions d'un homme, qui, s'il existe, n'a certainement pas mérité d'être calomnié à ce point-là.

- C'est vrai, mon²⁶⁴ brave François, car il me semble aussi que monsieur le curé a agi un peu à la légère et que, si je puis m'exprimer ainsi, son zèle touche d'assez près au ridicule, ce qui n'est pas fait pour augmenter son autorité²⁶⁵ si, comme vous dites bien²⁶⁶, cet homme n'existait que dans l'imagination de quelques pauvres d'esprit.

- Et je trouve moi, ajouta François, qui était tout fier d'être le confident d'un homme aussi savant, aussi sérieux et aussi riche que son maître, je trouve, moi, qu'il mériterait une leçon pour lui apprendre ...
- Hé là, François, vous allez un peu vite en besogne.
- Pour lui apprendre que ses façons de s'en prendre aux gens trouvent plus de critiques qu'il ne pense. Entre nous, monsieur, je le soupçonne un peu, et même beaucoup, de vouloir s'en prendre à vous ...
- A moi, François, pourquoi ?
- A cause de votre indépendance, parce que vous ne lui avez pas d[e]mandé²⁶⁷ la permission de faire ce qui vous plaît. Il faudrait quelqu'un pour lui jouer un petit tour, oh, bien innocent, puisque c'est la première fois qu'il s'y met, une de ces bonnes farces comme on le faisait chez nous à la Légion.
- Et que feriez-vous, François.²⁶⁸
- Si monsieur veut me laisser faire.²⁶⁹
- Oui, mais ...
- Ce ne sera rien de grave. Un petit tour qui²⁷⁰ le fera réfléchir tout en le contrariant un peu et qui lui dira bien discrètement – la barbe ! –²⁷¹ qu'il a tort de vouloir gendarmier tout le monde sans risquer de trouver à qui parler.

Alors François, après s'être assuré qu'il n'y avait nul témoin dans le voisinage, expliqua à Harald ce qu'il comptait faire.

Après quelques hésitations, Harald consentit, mais en recommandant à François d'²⁷²opérer avec toute la discrétion possible et de, naturellement, n'²⁷³en souffler mot à âme qui vive.

* * *

Quelques jours plus tard²⁷⁴, monsieur l'abbé Maraut reçut un petit colis postal, dans lequel il trouva une longue barbe blanche avec un petit bout de papier en guise de carte de visite, sur lequel il y avait ces mots : L'ermite du Verdumont à monsieur le curé de Flaville. Remerciements et condoléances également sincères !

Chapitre IX

(p. 44)

Dès ses premières rencontres avec Harald, madame Zuyderland avait pu constater que cet homme était le centre et le point d'optique de ces réunions hebdomadaires.

Or, plus elle y réfléchissait, plus celles-ci lui semblaient comparables à des repas sur l'herbe, où les participants apportent leur²⁷⁵ écot. Son cousin, l'avocat, le plus ennuyeux des antiféministes, y disséquait son texte de loi. Le journaliste Meuldre²⁷⁶ pratiquait le cynisme pontifiant des chefs de parti. L'architecte Vicange, encore un copain qui avait mal tourné, se piquait d'urbanisme et d'esthétique, s'il ne se vantait pas d'immortaliser quelque original par une caricature insolente. Le médecin Lagneau, toujours prêt à monter en épingle les opérations dont on revient rarement, ne cessait de souligner sa familiarité avec la clientèle qui rapporte.

Pour ce qui est de Harald, qui n'était rien et s'intéressait à tout, elle promettait bien de se venger sur lui, sur son intelligence et sa générosité, de l'égoïsme et de la vulgarité des autres, qui, sans la traiter de quantité négligeable, précisément, attendaient cependant, pour s'occuper d'elle, d'avoir épuisé le répertoire de leurs cantiques professionnels. Elle était trop certaine que, si elle n'était pas là, elle, madame Zuyderland, ces messieurs parleraient des femmes et qu'au lieu de raisonner²⁷⁷ doctement, posément, des choses de leur métier, ils procéderaient à l'exécution massive de celles qu'il ne leur avait pas été donné de violer en particulier.

Ces beaux messieurs²⁷⁸ parleraient d'elle, ou plutôt d'une madame²⁷⁹ Zuyderland qu'ils avaient cru entrevoir à travers ses récits de voyages et les²⁸⁰ conversations²⁸¹ à bâtons rompus entrecoupés des bâillements des²⁸² fins²⁸³ de soirée, où se manifeste la sympathie des²⁸⁴ ménages exemplaires.

Harald seul, oui, John-Percy Harald penserait à elle. Trop fier pour démasquer ses²⁸⁵ sentiments et ses batteries, Harald songerait à la façon la plus digne de faire [son]²⁸⁶ siège, un siège de longue durée avec des délais calculés, et de triompher sans qu'il y ait ni vainqueur ni vaincue.

Quel homme ! Et qu'il ressemble peu à ceux qui l'entourent ! Faut-il accorder quelque crédit à l'image que se font de lui ces pantins, ou a-t-elle raison de le voir comme elle fait ? Mais ce qui l'indispose contre lui pour le moment, c'est que son mérite est tellement visible à ces bourgeois que, si elle s'abandonnait à leur jugement, elle risquerait d'avoir le même goût que cette foule sans nom et sans caractère. Pourquoi faut-il qu'elle soit confondue dans cette masse amorphe et pourquoi ne s'est-il pas réservé à elle seule ? Pourquoi refuse-t-il de la distinguer ?

Serait-il possible qu'elle ne vît pas Harald tel qu'il est, mais tel qu'il devrait être, comme un être imaginaire et parfait en toute chose, pour lequel elle « cristallise » ?

Qu'il est donc difficile d'être simple et naturelle quand on a l'âme sensible !

(p. 45)

- Chez moi, se dit-elle, chaque état d'âme est unique et diffère de celui qui l'a précédé. J'ignore les « bonnes habitudes » des bourgeois professionnels, qui calculent et qui pèsent. Comment, dès lors, organiser la chasse aux fantômes avec un homme qui me comprendrait à la façon d'un médecin traitant et d'un clinicien régional ? Il me faudrait un confident, contre lequel je n'aurais jamais ni tort ni raison tout à fait, un homme dont²⁸⁷ j'essuierais les justes rigueurs aussi longtemps que j'aurais l'impression d'avoir été inférieure à moi-même ! Mais que je serais malheureuse si cet homme, ce demi-dieu, pouvait avoir tort, pouvait se tromper en me faisant sentir sa supériorité !

Oui, j'ai été maladroite de lui donner des gages contre moi en m'²⁸⁸ informant sottement²⁸⁹ des raisons de son célibat obstiné. Aussi, avec quelle assurance injurieuse a-t-il répondu à mes questions indiscretes ! Mais pourquoi ne veut-il me voir qu'en société de ces imbéciles ? Aurait-il peur de succomber à « l'éternel féminin » ? Et comment pourrai-je lui dire que, pour lui, je serais prête aux plus grands sacrifices, aux dévouements les plus héroïques, naturellement en sauvegardant mon amour-propre, ma fierté, mon orgueil de femme en ce qui concerne la direction de l'existence quotidienne et, oui, naturellement aussi, mes besoins de sociabilité et de féminité ?

Ah, certes, il ne sera pas dit que je recherche l'amour à l'état industriel, l'amour conjugal et bourgeois exempt de libre fantaisie. Loin de moi ce ridicule ! La faim, dit-on, épouse la soif, mais j'ai bien peur de n'avoir qu'une once de cette soif animale à offrir en échange d'une faim problématique. Je crains d'ailleurs que John ne soit un Socrate trop « modern style » pour se payer le luxe d'une femme aussi peu soumise que je pourrais l'être éventuellement. Pour le moment, je²⁹⁰ compte bien ne pas sortir de ma réserve ni me laisser aller à trop de liberté afin de²⁹¹ ne pas passer pour une femme sans²⁹² pudeur. C'est à lui de me découvrir, à moi de me dérober. En attendant, je « cristallise » pour lui comme le fameux rameau de Salzbourg dont parle Stendal²⁹³.

J'ai beau me torturer le cerveau et consulter les battements de mon cœur²⁹⁴, j'en arrive toujours à ceci, que je suis une femme du soir et lui l'homme des matins clairs. Tout ce qui est de la tête, ce qui tend vers un but certain, ce qui est lutte, est de son domaine. Il est grand et lumineux comme le soleil tandis que moi, pauvre créature lunaire²⁹⁵ et capricieuse, je suis faite pour le délassement du lutteur, pour le jeu et le rêve, pour l'oubli des mille déceptions de l'imagination et de la vanité.

Non, je ne suis pas de celles qu'un homme d'esprit a appelé²⁹⁶ les « comédiennes d'affliction », qu'abhorrent les célibataires prudents. Si j'aime le monde pour les spectacles plaisants qu'il m'est donné d'y rencontrer, je n'ai peur ni des miroirs véridiques ni des échos troublants de la solitude, ni²⁹⁷ des mouvements ordonnés de la méditation²⁹⁸ où s'exerce le contrôle de mes valeurs personnelles.

Est-ce de la vanité que de me juger suffisamment armée pour des entreprises si différentes ? Jusqu'ici ni²⁹⁹ mon intelligence ni mon savoir ne se sont trouvés en défaut quand il s'agissait de converser en bonne société. La solitude, certes, est une dure épreuve pour une femme qui sait plaire et qui a assez de goût pour savoir borner ses désirs, mais il y a un âge pour la coquetterie³⁰⁰ et un autre pour la prudence³⁰¹. Et quant³⁰² à la discussion³⁰³, elle peut s'exercer dans toutes les circonstances de la vie, à condition de savoir limiter son ambition aux championnats de sa compétence. Harald, à nous deux !

Si madame³⁰⁴ Zuyderland avait été seule à discuter avec Harald, son amour-propre eût moins souffert de sa défaite. Peut-être même se fût-elle moins obstinée à faire prévaloir ses raisons contre les arguments qu'il lui opposait du tac au tac. Mais comme, dans le salon de maître Baudruche, tant d'autres³⁰⁵ au[x]quels³⁰⁶ elle n'accordait aucune autorité sur elle-même³⁰⁷ avaient été les témoins de³⁰⁸ ce combat en champ clos, elle croyait qu'il était de sa³⁰⁹ dignité de femme lésée dans ses droits de légitime défense de porter³¹⁰ cette discussion sur un autre terrain. Voilà pourquoi, après avoir longuement ruminé, elle écrivit à Harald la missive suivante.

* * *

Hautefort³¹¹, ce 10 octobre³¹²

Monsieur,

Excusez-moi de vous adresser ce mot concernant notre entretien de samedi dernier, au sujet duquel un malentendu pourrait subsister entre nous. Je fais trop de cas de votre estime pour ne pas tenir à ce que toute clarté³¹³ désirable soit répandue sur les sentiments que j'éprouve³¹⁴ pour vous³¹⁵.

Le point de départ de notre discussion, si vous voulez bien vous en souvenir, était une image inexprimée qui me hantait, et qui, quoique vous en pensiez, me paraît caractériser³¹⁶ assez exactement votre situation présente :³¹⁷ celle d'Adam au paradis³¹⁸ au lendemain de sa création et rongé par le frein de son ennui, celle aussi d'un bon Dieu³¹⁹ plein d'humanité pourvoyant à ses besoins élémentaires d'ordre sentimental en³²⁰ tirant de ses côtes une compagne digne de lui, digne de si hautes destinées providentielles.

En me permettant de revenir sur cette question primordiale, je fais ce qui est de³²¹ mon métier de femme. Libre à vous d'ajouter de « tentatrice », voire même de « serpent » offrant à partager la pomme traditionnelle, mais ce serait là certainement exagérer la portée de mes sentiments et de mes paroles.

Dans un salon où l'on cause, il ne s'agit pas toujours d'avoir raison contre les autres, mais d'éprouver sur soi-même l'effet qu'ils produisent et l'³²²emp[ris]e³²³ qu'ils peuvent avoir sur vous. Appelez cela esprit de système, amour-propre ou simple curiosité de gens aimant la discussion par elle-même, j'y vois avant toute chose une joute d'ordre intellectuel et d'ordre social, un jeu par lequel nous prouvons bien, ce me semble, que rien d'humain ne nous est étranger et que, quoi[]que³²⁴ nous fassions, nous aurons toujours besoin des autres pour maintenir nos droits et notre fierté légitime d'être doués de raison.

Vous pourriez me reprocher d'être quelque peu sortie de la réserve qui sied à une femme sans autre qualité, sans autre arme³²⁵ que sa jugeotte³²⁶ de modeste plumitive, mais vous avouerez aussi que vous n'avez pas été d'une tendresse excessive en opposant des arguments-massue à des questions dont le but évident était de vous taquiner sans malice au sujet de votre égoïsme de solitaire, légitime sans doute, mais suffisamment prononcé pour susciter telle remarque que je croyais pouvoir formuler sans vous blesser.

Quoi qu'il en soit, je vous remercie d'avoir répondu à mon orgueil de femme, qui croyait devoir³²⁷ se faire la défenderesse de ses congénères, non³²⁸ par les³²⁹ gracieusetés polies qui caractérisent les salonnards s'inclinant hypocritement³³⁰ devant le courage intempestif³³¹ d'une femme, mais par les ripostes d'un lutteur prêt à infirmer³³² des arguments d'une faiblesse insigne³³³ par des³³⁴ arguments plus résistants.

(p. 47)

Après ce résultat, qui ne pouvait être³³⁵ douteux pour aucun des spectateurs de ce combat de boxe spirituelle, p[e]rmettez³³⁶ à votre partenaire de déclarer en toute franchise que je suis prête à accepter d'un cœur reconnaissant toutes les conditions qu'il vous plaira³³⁷ d'imposer dans le domaine de nos relations futures. Certaine de pouvoir nous accorder dans tout ce qui touche l'esprit et le cœur, je me sou mets à vos ordres pour³³⁸ ce qui concerne votre juste domination dans la conduite que j'aurai³³⁹ à tenir dorénavant à votre égard.

Mon destin est³⁴⁰ de m'attacher comme le lierre au chêne ou³⁴¹ comme le chèvrefeuille, dont les fleurs s'épanouissent³⁴² et répandent leurs senteurs les plus capiteuses en se cramponnant au sommet des buissons, en plein soleil.

Je suis, monsieur, votre toute dévouée et reconnaissante

Aline Zuyderland

15, rue³⁴³ des Roses

Hautefort³⁴⁴

* * *

Harald ne sut que penser de cette tuile qui lui tombait sur la tête. Cette femme s'obstinait³⁴⁵. Elle n'acceptait pas sa défaite. Elle prétendait éviter toute nouvelle rencontre publique, mais se tenait à sa disposition pour toute autre éventualité. Cette Dalilah était prête à le livrer aux philistins, cette squaw voulait avoir son³⁴⁶ scalp. Par vanité de comédienne habituée à triompher d'un parterre d'imbéciles. Il faudrait voir ! Mais comment s'y prendre pour ne pas se compromettre plus que de raison ?

Réflexion faite, il décida de la laisser attendre une³⁴⁷ réponse pendant ... une huitaine de jours. S'il répondait plus vite, elle se croirait victorieuse à trop bon marché. S'il réagissait³⁴⁸ trop tardivement, elle s'exaspérerait et³⁴⁹ se croirait en droit de s'adonner aux pires extravagances. En attendant, il écrivit une lettre à Vicange pour le mettre en garde contre cette femme capable de toutes les intrigues, une autre à sa sœur, pour la prier de l'éviter autant que possible et, surtout, oh, surtout, et il comptait sur son absolue discrétion à ce sujet, de ne rien révéler de leur parenté, dont elle ignorait le premier mot. Ces précautions prises, il écrivit.³⁵⁰

* * *

Chalet de Manceville³⁵¹, ce 18 octobre.

Madame,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 10 c(ou)r(an)t,³⁵² par laquelle vous croyez devoir prévenir un malentendu qui pourrait³⁵³ se glisser dans nos relations à la suite de la petite discussion par vous amorcée sur mon état de célibataire.

Rien ne saurait être plus éloigné de mes intentions³⁵⁴ que de vous en vouloir à ce propos. Notre discussion s'est poursuivie le plus honnêtement du monde et je ne vois pas, quant à moi, que la moindre trace d'amertume en pût rester dans l'esprit de³⁵⁵ deux³⁵⁶ partenaires qui se sont expliqués avec une franchise aussi totale. Pour moi, du moins, les actes sont clos sur ce petit incident et je ne songe pas, pour le moment, à les rouvrir pour avoir raison contre vous ou contre les apparences.

Je tiens cependant à vous dire en toute amitié que, si je tiens à mon indépendance, même si cela devait paraître le signe d'un égoïsme excessif, j'ai, pour pers[é]vé³⁵⁷rer dans mon péché mignon, des raisons trop péremptoires pour me convertir à³⁵⁸ d'autres sentiments. Je suis incurable, c'est un fait, malheureusement, à moins que, comme j'ai eu l'honneur de vous³⁵⁹ le dire, qu'³⁶⁰ un miracle improbable³⁶¹ ne se produise³⁶².

(p. 48)

Il est possible que je demande trop de perfections au monde en général et trop de vertus aux femmes en particulier³⁶³, mais j'ai là-dessus des idées bien³⁶⁴ positives, bien³⁶⁵ « américaines », direz³⁶⁶-vous. Ajouterai³⁶⁷-je que³⁶⁸ j'ai les loteries en horreur ? Je suis habitué à apprécier³⁶⁹ chaque chose par son utilité et à consulter, avant d'agir, ma tête plutôt que mon cœur, car³⁷⁰ j'ai toujours trouvé que la tête est plus impartiale que le cœur et vous, dont j'ai appris à apprécier l'intelligence et l'esprit, ne me donnerez certainement pas tort à³⁷¹ ce sujet.

Il y a autre chose aussi, c'est que mon passé a singulièrement déteint sur mon caractère et mes préoccupations présentes. Sans être agressif³⁷² précisément, je me sens porté à préciser les positions³⁷³ sans toujours, et cela pourra paraître³⁷⁴ regrettable, me³⁷⁵ rendre compte des raisons que je puis avoir de manquer de galanterie à l'égard de celui³⁷⁶ à qui³⁷⁷ je ne trouve³⁷⁸ rien à reprocher. Cela ne vous arrive-t-il jamais ? C'est ainsi que j'éprouve une méfiance instinctive à³⁷⁹ l'égard de ceux qui affirment ne pas me comprendre et qui, sans doute, se figurent que³⁸⁰ dans la solitude de mon chalet de Manceville³⁸¹-house, je trame³⁸² de sombres complots³⁸³ pour renverser le monde et massacrer une partie de l'humanité.

Je sais que je ne saurais inspirer aucun sentiment de crainte à une³⁸⁴ femme aussi intelligente et aussi raisonnable que vous³⁸⁵. Vous ne ressentez à mon égard nulle trace

de cette méfiance qui semble être l'apanage des « puissants » de ce monde s'ils ne se voient pas suffisamment respectés ni adulés par ceux qui croient pouvoir se passer de leur protection. Quoi qu'il en soit, le³⁸⁶ fait est là,³⁸⁷ patent : je suis un ours des montagnes³⁸⁸ et ours je resterai.

Quant à vous, madame, vous êtes faite pour le monde, pour le grand monde et les agréments divers³⁸⁹ qu'il tient à la disposition de ceux qui ont³⁹⁰ besoin de cette pierre de touche pour prendre conscience de leur valeur personnelle. Dans la solitude, vous risqueriez de faire un tort inexpiable aux plus précieux éléments de votre caractère. C'est là que, sans doute, vous arriveriez à créer des œuvres littéraires d'une valeur durable, de ces œuvres profondes et vraies, dont vous puiseriez les idées et les sentiments dans vos expériences d'ordre psychologique et humain, mais quel piètre aliment y rencontrerait votre amour-propre, sans parler de votre fierté et de votre esprit de contradiction, je le dis sans songer le moins du monde à vous faire de la peine, dont le but évident est de faire jaillir la lumière du choc des idées.

Je pourrais vous reprocher de rechercher l'émotion pour elle-même, de jouer – tout cela est si féminin – avec des simulacres de passion, de substituer en un touremain le monde des images au monde réel et de vous faire la spectatrice des drames où vous êtes appelée à³⁹¹ jouer un rôle³⁹² de premier plan. Ce serait dire que vous avez la sensibilité contemplative et que vous grossissez volontiers vos sentiments en les accompagnant d'une satisfaction trop évidente. Mais j'aurai garde d'en venir à cette extrémité.

(p. 49)

Quoi qu'il en soit, madame, je serais heureux de vous avoir fait comprendre que je préfère la vie contemplative et les petits bricolages d'Adam au Paradis de Manceville³⁹³ à toutes les satisfactions d'amour-propre et à tous les triomphes plus ou moins faciles que le monde tient à la disposition des enfants du siècle, comme s'exprimerait le curé de Flaville.

Voilà, madame, ce que je tiens à vous dire pour le moment. Si c'était un effet de votre bonté et de votre clairvoyance de ne voir dans ce qui précède que l'expression

d'une sympathie toute dévouée à vos intérêts et à votre bonheur, il ne me resterait plus rien à désirer.

J. P. Harald

* * *

Lorsque madame Zuyderland eut pris connaissance de cette lettre, elle ne pleura pas. Elle se redressa, la tête haute, serra nerveusement les dents et dit : « Tant pis ! » Puis, elle consulta son miroir, remit³⁹⁴ du rouge et de la poudre, s'habilla prestement et sortit.

(à suivre)

raptrices qui nous assaillent, mater l'esprit de contradiction s'attachant à démontrer nos torts plutôt que sa raison.

On peut, il faut, le cas échéant, mentir à l'évidence banale pour faire triompher une vérité d'ordre supérieur! On peut, on doit avoir le courage de proclamer le contraire de ce qu'on sait être la vérité pour ruiner l'outrecuidance et la malhonnêteté des cyniques trop affirmatifs!

V I I .-

Car c'est par l'ironie incessamment pratiquée qu'on se libère, c'est par la mystification systématique qu'on remet toutes choses à leur place.

Notre société souffre d'une indigestion de civilisation. A en juger d'après ce qui lui arrivait dans les derniers temps, Harald commençait à voir dans le Hasard la part de Dieu dans la direction du monde. Si, jusque-là, il avait, sous l'influence de ses lectures et de ses méditations, cru à la Fatalité et au Destin, ses expériences l'éloignaient de plus en plus de telles certitudes. Mais comment distinguer le Hasard du Destin? Et à quoi bon? Une tuile vous tombe sur la tête, que vous importe qu'elle se soit détachée d'un clocher ou d'un minaret, qu'elle ait glissé de la main d'un couvreur plongé dans la contemplation du paysage ou qu'elle ait été lancée par celle d'un fou furieux! Le Hasard n'est que la désignation vulgaire de ce qu'il y a d'inexplicable dans le déterminisme universel, la salopette d'atelier de l'apprenti-sorcier qui a oublié son "Sésame, ouvre-toi", la formule magique capable d'arrêter l'effusion des eaux et la danse des balais.

Hasard, sa naissance et l'incurie criminelle du séducteur de sa mère! Hasard, la rencontre de sa soeur et la fuite dans le Nouveau-Monde et le triomphe de ses énergies latentes! Hasard, le choix de cet emplacement et de ce logis abandonnés au caprice d'un ami resté fidèle après vingt ans de séparation! Hasard, cette trouvaille, qui, à vingt siècles de distance, rétablissait les communications spirituelles avec le monde antique! Hasard, les rencontres faites depuis, les discussions amorcées à l'entour du Verdumont avec ce qu'elles pouvaient faire naître de complications et de moissons futures!

Sans doute, mais on peut canaliser le Hasard par son apport personnel! On peut, par un plan de sagesse, imprimer à sa vie une direction déterminée, réduire à l'absurde les suggestions cor-

- 1 Schmitz Max, « *Le Boxeur impénitent. Roman* (vers 1940) de Nicolas Ries (*1876–†1941) », dans *nos cahiers* 45/1 (2024), p. 71–119. Nous tenons à remercier Mme Christine Schmitz-Heyman pour la relecture.
- 2 Dans les trois sources, ces chapitres occupent les pages suivantes :
 - tap. 753 : chap. VI (p. 28–34), chap. VII (p. 35–39), chap. VIII (p. 40–43), chap. IX (p. 44–49) ;
 - ms. 753 : chap. VI (p. 73–90), chap. VII (p. 91–103), chap. VIII (p. 104–114), chap. IX (p. 115–128) ;
 - tap. 561 : chap. VI (p. 43–53), chap. VII (p. 54–62), chap. VIII (p. 63–70), chap. IX (p. 71–79).
 En ce qui concerne la relation entre les trois sources, il est intéressant d'observer que dans plusieurs cas ms. 753 contient une faute, celle-ci est d'abord reprise dans tap. 561, puis rectifiée à la main et dans tap. 753 se trouve déjà la forme correcte sans intervention visible, voir p. ex. note 68–69, 213 et 250–251. Schmitz, « *Le Boxeur impénitent ...* » (voir note 1), p. 115, note 121. Néanmoins tap. 561 contient des noms de lieu différents (p. ex. Mousseron) des deux autres sources, ce qui laisse présumer que le responsable de tap. 753 (Loll Rolling ?) a eu à sa disposition soit les deux autres témoins soit un témoin inconnu.
- 3 Il semble y avoir une contradiction dans le texte, car dans le chapitre VI (tap. 753, p. 29) il est précisé que Pierre-Benoît est le frère aîné, alors que dans le chapitre VIII (tap. 753, p. 40) il est question de la fille aînée Jeanne-Félicité.
- 4 Voir Schmitz, « *Le Boxeur impénitent ...* » (voir note 1), p. 118, note 217. Le curé de Flaxweiler Jean-Pierre Ries est né en 1908 et décédé en 1996.
- 5 Dans tap. 561, p. 51, l'âge est curieusement changé en « près de trente ans », voir note 88.
- 6 Schmitz, « *Le Boxeur impénitent ...* » (voir note 1), p. 118, note 202.
- 7 Ries Nicolas, « *Le Boxeur impénitent* (roman inédit, extraits) », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 6 (1991), p. 99–113, ici 106.
- 8 Dans ms. 753 et tap. 561, il est appelé Merluche, et ce nom a figuré aussi dans tap. 753 (p. 44) avant la modification manuscrite. Voir Schmitz, « *Le Boxeur impénitent ...* » (voir note 1), p. 79 (« ou Merluche »).
- 9 D'après Luxembourg, BnL, Ms 753 (tapuscrit).
- 10 Avocat et journaliste français (*1862–†1951).
- 11 ~~de l'insulte~~, il ms. 753.
- 12 a\ussi bien que/ ms. 753.
- 13 il tap. 753 : manque ms. 753 : \il/ tap. 561.
- 14 naissances ms. 753.
- 15 ? tap. 561 : manque ms., tap. 753.
- 16 malheureux écrit et corrigé en malheureuse tap. 561.
- 17 , tap. 561.
- 18 Hautfoirt tap. 561.
- 19 ~~toi~~ [?] répondait ms. 753.
- 20 évarivement écrit et corrigé en évasivement tap. 561.
- 21 Hautfort tap. 561.
- 22 Convict épiscopal de Luxembourg (aujourd'hui 5, avenue Marie-Thérèse).
- 23 venait tap. 753 : venaient ms. 753 : venaient écrit et corrigé en venait tap. 561.
- 24 \ce/ que tap. 561.

- 25 inconsolable **tap. 753** : inconsable **ms. 753** : incons\ol/able **tap. 561**.
- 26 Qui se croit supérieur aux autres.
- 27 Hautfort **tap. 561**.
- 28 insistantes **tap. 753** : instantes **ms. 753**, **tap. 561**.
- 29 \dont le père était/ **ms. 753**.
- 30 prévu écrit et changé en précoce **tap. 561**.
- 31 Hautfort **tap. 561**.
- 32 Félicie\té/ **tap. 561**.
- 33 approba écrit et changé en opprobre **tap. 561**
- 34 abbé, **tap. 561**.
- 35 justicier \vengeur/ **tap. 561**.
- 36 ,à la suite duquel elle \et/ **tap. 561**.
- 37 e'une [?] ce **ms. 753**.
- 38 vu' [?] sans **ms. 753**.
- 39 \pas/ à **tap. 561**.
- 40 se **tap. 561**.
- 41 Hautfort **tap. 561**.
- 42 o'clock-tea **tap. 561**.
- 43 réservées **tap. 753**.
- 44 \pas/ **tap. 561** : manque **ms.**, **tap. 753**.
- 45 âge, **ms. 753**, **tap. 561**.
- 46 graves, **tap. 561**.
- 47 jeunesse ! **ms. 753**, **tap. 561**.
- 48 George Bernard Shaw est déjà cité aux chapitres II, III (**tap. 753**, p. 13) et V (p. 25). Voir Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 7), p. 110. Schmitz, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 1), p. 86 et 105.
- 49 Aldous Huxley (*1894–†1963), écrivain britannique, auteur de **Brave New World** (tr. **Le Meilleur des mondes**, 1932), est déjà cité au chapitre II. Voir Ries, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 7), p. 110.
- 50 Henrik Ibsen (*1828–†1906) est un auteur dramatique norvégien, il a entre autres publié **De unge Forbund** (tr. **L'union des jeunes**, 1869).
- 51 Bjørnstjerne Martinius Bjørnson (*1832–†1910) est un dramaturge norvégien, il a obtenu le prix Nobel de littérature en 1903. Il a notamment publié **En glad gut** (tr. **Un joyeux compagnon**, 1860).
- 52 Ivan Sergueïevitch Tourgueniev (*1818–†1883), écrivain russe, qui est l'auteur d'**Ottsy i deti** (tr. **Pères et fils**, 1862).
- 53 Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski est déjà cité au chapitre V (p. 25). Schmitz, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 1), p. 104.
- 54 trouvait **tap. 753** : trouvé **ms. 753** : trouvé écrit et changé en trouvait **tap. 561**.
- 55 mamans à ne vouloir se **tap. 753** : mamans à ne ~~pas vouloir~~ se **ms. 753** : mamans \qui consiste/ à ne se **tap. 561**.
- 56 m' **tap. 561**.

57 à l'accompagner \le suivre/ chez tap. 561.
 58 dan sur ms. 753.
 59 \même/ ms. 753.
 60 des bouts écrit et corrigé en du bout tap. 561.
 61 est \était/ tap. 561.
 62 celle-ci, en mourant, et pour ms. 753.
 63 ah tap. 561.
 64 et comme c'est tap. 753 : et comme est ms. 753 : s'il comme est écrit et changé en \si/ comme \
 cela/ est tap. 561.
 65 ne tap. 753 : que ms. 753 : que \ne/ tap. 561.
 66 s' ms. 753.
 67 \jusqu'à/ ms. 753.
 68 je tap. 753 : manque ms. 753 : \je/ tap. 561.
 69 prête tap. 753 : prêt ms. 753 : prêt écrit et corrigé en prête tap. 561.
 70 reverrai ms. 753, tap. 561 : reverrais tap. 753.
 71 revoyons tap. 753 : revoyions ms. 753, tap. 561.
 72 eut ms. 753, tap. 561 : eût tap. 753.
 73 de John tap. 561.
 74 Voir Schmitz, « Le Boxeur impénitent ... » (voir note 1), p. 113, note 53.
 75 Le monument en mémoire de John Grün, inauguré en juin 1920 et situé aujourd'hui dans la
 rue John Grün à Mondorf-les-Bains comporte l'inscription « A / John Grun / CHAMPION /
 DU MONDE / 1868 – 1912 / ROI DE LA FORCE ».
 76 vingt \dix/ tap. 561.
 77 Mousseron tap. 561.
 78 Hautfoert tap. 561.
 79 grand tap. 753 : gai ms. 753, tap. 561.
 80 vérandah ms., tap. 753, tap. 561.
 81 ? tap. 561.
 82 Mais, tap. 561.
 83 , tu tap. 753 : . Tu ms. 753, tap. 561.
 84 peu tard ms., tap. 753 : peu plus tard tap. 561.
 85 il nous ms. 753.
 86 innocent sans ms. 753.
 87 ajoute tap. 753 : ajouta ms. 753, tap. 561.
 88 quarante \près de trente/ tap. 561.
 89 instant, tap. 561.
 90 sensés tap. 753 : amis ms. 753, tap. 561.
 91 s' tap. 561.
 92 . Tu comptes tap. 753 : , tu comptes ms. 753 : , tu \peux/ compter tap. 561.
 93 , manque tap. 561.
 94 précisément tap. 753 : précisément ms. 753, tap. 561.
 95 René Descartes (*1596–†1650) est un philosophe français.

- 96 \«/ Je pense, donc je suis \»/ tap. 561.
- 97 hauts tap. 561.
- 98 pratiquer tap. 561.
- 99 Hautfort tap. 561.
- 100 à le \au/ tap. 561 : à le ms., tap. 753.
- 101 aurai ms. 753 : aurais tap. 753 : aurais tap. 561.
- 102 , nous tap. 753 : . Nous ms. 753, tap. 561.
- 103 Peut-être une référence au poème *Der Zauberlehrling* (1797) de Goethe.
- 104 , tap. 561.
- 105 Dans le sens d'insouciance.
- 106 , tap. 561.
- 107 , tap. 561.
- 108 Contrairement au chapitre VI (voir note 76), où une main a changé dans tap. 561 « vingt » en « dix », la période de vingt ans n'est pas changée ici. Voir aussi note 88.
- 109 , tap. 561.
- 110 , tap. 561.
- 111 ports écrit et changé en torts tap. 561.
- 112 racleurs ms. 753, tap. 561.
- 113 D' tap. 561.
- 114 scrupuleux écrit et changé en crapuleux tap. 561.
- 115 des ajouté dans la marge tap. 753 : des dans le texte ms. 753 : des ajouté au-dessus de la ligne tap. 561.
- 116 prétentieux tap. 753 : prétentions ms. 753, tap. 561.
- 117 extravagants tap. 753 : extravagantes ms. 753 : extravagant\e/s tap. 561.
- 118 mains écrit et changé en manies tap. 561.
- 119 pontifiantes tap. 753 : pontifiantes, ms. 753 : pontifiant\e/s, tap. 561.
- 120 C'est-à-dire *Das freie Wort* de 1929–1936, l'organe du « Luxemburger Freidenkerbundes », voir Hilgert Romain, *Les journaux au Luxembourg 1704–2004*, Luxembourg, 2004, p. 192.
- 121 Hautfort tap. 561.
- 122 . tap. 561.
- 123 ... tap. 561.
- 124 Nos Nos tap. 561.
- 125 octobre, tap. 561.
- 126 Pieta tap. 561.
- 127 ciseau écrit et corrigé en ciseau tap. 561.
- 128 Il s'agit du sculpteur Albert Kratzenberg (*1890–†1966), qui a restauré en 1924 la statue. « Kratzenberg Albert », dans Herr Lambert, *Anthologie des arts au Luxembourg*, Luxembourg, 1992, p. 207. Voir <https://www.konschtllexikon.mnaha.lu/entry/lkloo1510/> (consulté le 15.6.2024). Kiircherot vu Fluesweller (sous la dir. de), 1739–1989 250 Jar Fluesweller Parkiirch, Flaxweiler, 1989, p. 53–54.

- 129 Ries cite Kratzenberg dans son article sur l'exposition internationale de Paris en 1937. Ries Nicolas, « L'art et les artistes au pavillon luxembourgeois », dans *Les Cahiers luxembourgeois* 14/7 (1937), p. 719–732, ici 721.
- 130 important\e/s tap. 561.
- 131 événements tap. 561.
- 132 manque ms. 753 : \d'/ tap. 561.
- 133 Ce tumulus est appelé « Tonn » et les fouilles datent du 19^e siècle. Entente touristique de la Moselle luxembourgeoise (sous la dir. de), *Strasse der Römer von Dalheim nach Echternach*, Ehnen, [2007], p. 28–29. Voir <https://www.visitluxembourg.com/fr/attraction/flaxweiler> (consulté le 15.6.2024).
- 134 personnages écrit et changé en personnes ms. 753.
- 135 . tap. 561.
- 136 ~~alarm~~ alarum ajouté dans la marge tap. 753 : Sub umbra alarum ... ms. 753 : alarme écrit et corrigé en alarum tap. 561.
- 137 nous tap. 561.
- 138 Ciel ms. 753, tap. 561.
- 139 paroissial\e/s tap. 561.
- 140 église tap. 561.
- 141 naissance tap. 561.
- 142 Hautfort tap. 561.
- 143 Kevelaer, ms. 753, tap. 561.
- 144 Peut-être une référence au périodique *Kirchlicher Anzeiger für die Diözese Luxemburg*.
- 145 l sa ms. 753.
- 146 ignorer, tap. 561.
- 147 L'église à Flaxweiler est dédiée aux saints Côme et Damien.
- 148 depuis les jours ms., tap. 753 : aux jours tap. 561.
- 149 leur ms., tap. 753 : leur\s/ tap. 561.
- 150 , ajouté dans la marge tap. 753.
- 151 Dans le département du Lot.
- 152 : ms. 753, tap. 561.
- 153 La protectrice du duché de Luxembourg à partir de 1678.
- 154 Entre autres l'église des rédemptoristes à Luxembourg abrite une icône de Notre-Dame du Perpétuel Secours.
- 155 Une église dédiée à saint Donat se trouve à Medingen et à Larochette, une chapelle à Wormeldange (Koepchen).
- 156 des ms. 753 : des écrit et changé en les tap. 561.
- 157 Sept statues représentant les Douleurs de Marie sont érigées en 1960. Commune de Flaxweiler. *Aperçu historique et culturel*, Flaxweiler, 2015, p. 110.
- 158 Chêne ms. 753, tap. 561.
- 159 contribuerait ms. 753, tap. 561.
- 160 mais, ms. 753, tap. 561.
- 161 aire tap. 561.

- 162 Une muselière.
- 163 Voir Vulgate, Mt 5, 3–12 et Lc 6, 20–23.
- 164 immixer tap. 561.
- 165 émeute écrit et changé en émule tap. 561.
- 166 se coter écrit et corrigé en ses côtés tap. 561.
- 167 est écrit et changé en eut tap. 561.
- 168 grand' ms. 753, tap. 561.
- 169 pluspart écrit et corrigé en plupart tap. 561.
- 170 qllée écrit et corrigé en allée tap. 561.
- 171 Mousseron tap. 561.
- 172 maléfice, tap. 561.
- 173 Montfort écrit et corrigé en Moutfort tap. 753 : Montfort ms. 753, tap. 561.
- Sur des carrières à Moutfort, voir par exemple Lucius M(ichel), « Geologische Sektion », dans *Bulletins mensuels de la Société des naturalistes luxembourgeois* 3 (31.3.1907), p. 65–66.
- 174 manque ms. 753.
- 175 Le prénom fait référence à Antoine le Grand (*vers 251–†356), qui est considéré comme le père du monachisme occidental.
- 176 neurast\h/énique tap. 561.
- 177 un ms. 753 : un écrit et corrigé en une tap. 561.
- 178 lui confisquant ms. 753.
- 179 un tap. 561.
- 180 le ms. 753 : le écrit et corrigé en la tap. 561.
- 181 adorat écrit et corrigé en odorat tap. 561.
- 182 p. ex. ms. 753.
- 183 miroirs, tap. 561.
- 184 . x ms. 753 : . ° tap. 561.
- 185 répondit écrit et corrigé en répondit tap. 753.
- 186 été ms. 753.
- 187 respectable ms., tap. 753, tap. 561.
- 188 manque tap. 753.
- 189 intrus, ms. 753, tap. 561.
- 190 un tap. 753 : son ms. 753, tap. 561.
- 191 Mousseron tap. 561.
- 192 était tap. 753 : manque ms. 753 : \fut/ tap. 561.
- 193 Mousseron tap. 561.
- 194 L'actuelle rue d'Uebersyren ou l'actuelle rue de Beyren.
- 195 Mousseron tap. 561.
- 196 \il/ remplissait tap. 561.
- 197 Hautfort tap. 561.
- 198 Mousseron tap. 561.
- 199 Mousseron tap. 561.
- 200 Hautfort tap. 561.

- 201 fermiers tap. 561.
 202 ainée tap. 753 : ainée ms. 753 : ainée écrit et corrigé en ainée tap. 561.
 203 enfance, tap. 561.
 204 , manque tap. 561.
 205 « Qu' ... éternité ! » ms. 753, tap. 561.
 206 grces écrit et corrigé en grâces tap. 561.
 207 discutant écrit et corrigé en discutât tap. 561.
 208 puit \pût/ tap. 561.
 209 révisait écrit et corrigé en sévisait tap. 561.
 210 mes-ma \les/ tap. 561.
 211 quelques \des/ tap. 561.
 212 p\à/roissiale tap. 561.
 La kermesse à Flaxweiler est fêtée au début d'octobre.
 213 distinguer tap. 753 : distinguait ms. 753 : distinguait écrit et corrigé en distinguer tap. 561.
 214 toute tap. 753 : tout ms. 753, tap. 561.
 215 cultuelles ms. 753, tap. 561 : culturelles tap. 753.
 216 religieux écrit et corrigé en religieuse tap. 561.
 217 recevoir écrit et corrigé en rec\our/ir tap. 561.
 218 dum écrit et corrigé en du tap. 561.
 219 , manque tap. 561.
 220 d[...]-e avec ms. 753.
 221 règle tap. 561.
 222 \prétendu/ ms. 753.
 223 « Deposuit ... humiles » tap. 561.
 Voir Vulgate, Lc 1, 52.
 224 Le ms. 753, tap. 561.
 225 exemples tap. 561.
 226 montreunt tap. 561.
 227 Seigneur, tap. 753.
 228 mansuetude écrit et corrigé en mansuétude tap. 753.
 229 \entend/ ms. 753.
 230 pêcheur tap. 753.
 231 \(riche)/ ms. 753.
 232 « Deposuit ... humiles » tap. 561.
 233 bouffe écrit et corrigé en bouffi tap. 561.
 234 entreprise ms. 753.
 235 les manque tap. 753.
 236 Quelque tap. 753 : Quelque écrit et corrigé en Quel que ms. 753, tap. 561.
 237 degré ms., tap. 753, tap. 561.
 238 église ms., tap. 753 : église écrit et changé en Eglise tap. 561.
 239 de de ms. 753.
 240 , manque ms. 753.

- 241 sous tap. 753 : sans ms. 753, tap. 561.
 242 nos tap. 573 : mes ms. 753, tap. 561.
 243 appris tap. 561.
 244 qu ces ms. 753.
 245 à ajouté dans la marge tap. 753 : manque ms. 753 : à ajouté au-dessus de la ligne tap. 561.
 246 payen ms., tap. 753, tap. 561.
 247 , ou ms. 753, tap. 561.
 248 notre tap. 753 : votre ms. 753, tap. 561.
 249 s'être mis tap. 561.
 250 va tap. 753 : a ms. 753 : \v/a tap. 561.
 251 va tap. 753 : a ms. 753 : \v/a tap. 561.
 252 a\ut/orité tap. 561.
 253 vos écrit et corrigé en nos tap. 561.
 254 mettre écrit et changé en mener tap. 561.
 255 vestiges ms. 753 : vertiges tap. 753, 561.
 256 des écrit et changé en ses tap. 561.
 257 dangeureux tap. 753 : dangereux ms. 753, tap. 561.
 258 de tap. 753 : à ms. 753, tap. 561.
 259 droite à gauche tap. 753 : droite et à gauche ms. 753, tap. 561.
 260 guérison écrit et corrigé en guérison tap. 753.
 261 \même/ ms. 753.
 262 Mousseron tap. 561.
 263 racontars tap. 561.
 264 b~~e~~ mon ms. 753.
 265 autorité, tap. 561.
 266 bien tap. 561.
 267 demandé tap. 753.
 268 ? tap. 561.
 269 ... tap. 561.
 270 que écrit et corrigé en qui tap. 561.
 271 ~~la barbe !~~ tap. 561.
 272 à d' tap. 561.
 273 de, naturellement, \de/ n' tap. 561.
 274 atrd écrit et corrigé en tard tap. 561.
 275 \chacun/ leur tap. 561.
 276 Merluche écrit et changé en Meuldre tap. 753 : Merluche ms. 753, tap. 561.
 277 p~~e~~ raisonner ms. 753.
 278 messieurs, tap. 561.
 279 Madame tap. 561.
 280 à ~~travers~~ les ms. 753.
 281 bavardages \conversations/ ms. 753.
 282 en ~~choeur~~ des ms. 753.

283 des fins écrit et changé en de fin tap. 561.
 284 agissante des ms. 753.
 285 ces tap. 561.
 286 un tap. 753 : son ms. 753, tap. 561.
 287 sans-épouse dont ms. 753.
 288 m' m' tap. 561.
 289 mot déplacé dans la phrase ms. 753.
 290 eaf je ms. 753.
 291 pour \afin de/ ms. 753.
 292 dévergondée et sans ms. 753.
 293 Voir Stendhal (Henri Beyle), De l'amour (1ère édition publiée en 1822), chap. II (De la naissance de l'amour) et De l'amour. Seule édition complète augmentée de préfaces et de fragments entièrement inédits (1853).
 294 pauvre cœur ms. 753.
 295 humaine (lunaire) tap. 561.
 296 appelées ms. 753, tap. 561.
 297 solitude à deux, ni ms. 753.
 298 chasse \méditation,/ ms. 753.
 299 \ni/ ms. 753.
 300 féminité \coquetterie/ ms. 753.
 301 sagesse méditative \pruderie/ ms. 753.
 302 quand écrit et changé en quant tap. 561.
 303 sportivité \discussion/ ms. 753.
 304 Madame tap. 561.
 305 autres, tap. 561.
 306 auxquels tap. 753.
 307 elle-même, ms. 753, tap. 561.
 auxquels ... elle-même, mots déplacés dans la phrase ms. 753.
 308 et les spectateurs de ms. 753.
 309 croy\ait qu'il était de/ devoir à sa fierté et à sa ms. 753.
 310 reprendre \porter/ ms. 753.
 311 Hautfort tap. 561.
 312 Nous avons marqué chaque lettre d'une ligne verticale pour mettre en évidence leur longueur respective.
 313 la clarté ms. 753.
 314 j'ai \j'éprouve/ ms. 753.
 315 vous et sur votre vie de garçon en résidence au chalet de Manceville ms. 753.
 316 rendre \caractériser/ ms. 753.
 317 : tap. 561.
 318 paradis écrit et changé en Paradis tap. 561.
 319 Dieu, tap. 561.
 320 et de sensualité naturelle en ms. 753.

- 321 malgré moi \ce qui est de/ ms. 753.
 322 respectivement l' ms. 753.
 323 empise [?] ms. 753. : empire tap. 753, 561.
 324 quoi que ms. 753, tap. 561 : quoique tap. 753.
 325 \sans autre arme/ ms. 753.
 326 juge\o/tte tap. 561.
 327 \devoir/ ms. 753.
 328 dédaignées, \non/ ms. 753.
 329 telle \les/ ms. 753.
 330 désarmés \s'inclinant hypocritement/ ms. 753.
 331 \intempestif/ ms. 753.
 332 réfu infirmer ms. 753.
 333 \d'une faiblesse insigne/ ms. 753.
 334 d'autres \des/ ms. 753.
 335 n'est plus \ne pouvait être/ ms. 753.
 336 parmettez tap. 753.
 337 impos plaira ms. 753.
 338 tout ce \pour/ ms. 753.
 339 aurais tap. 561.
 340 de femme est ms. 753.
 341 pour ne pas mourir \ou/ ms. 753.
 342 d'allure exotique s' ms. 753.
 343 15 Rue tap. 561.
 344 Hautfort tap. 561.
 345 obstinait visiblement ms. 753.
 346 un tap. 561.
 347 une \sa/ tap. 561.
 348 jours. S'il répondait plus vite, elle se croirait victorieuse à trop bon marché. S'il réagissait ms.,
 tap. 753 : jours. S'il réagissait tap. 561.
 349 en écrit et changé en et tap. 561.
 350 . ms., tap. 753 :: tap. 561.
 351 Mousseron tap. 561.
 352 crt. tap. 561.
 353 aurait pu \pourrait/ ms. 753.
 354 préoccupations \intentions/ ms. 753.
 355 et le cœur de ms. 753.
 356 \deux/ ms. 753.
 357 persévérer tap. 753.
 358 \à/ tap. 561.
 359 \vous/ ms. 753.
 360 qu' tap. 561 : à moins qu' ms. 753.
 361 \improbable/ ms. 753.

362 produise d'ici peu ms. 753.
 363 \en particulier/ ms. 753.
 364 trop \bien/ ms. 753.
 365 trop \bien/ ms. 753.
 366 me direz ms. 753.
 367 Ajouterai tap. 753 : Ajouterai tap. 561 : et. Ajouterai ms. 753.
 368 volontiers que ms. 753.
 369 voir \apprécier/ ms. 753.
 370 or \car/ ms. 753.
 371 tout à fait à ms. 753.
 372 belliqueux ni agressif ms. 753.
 373 vers la [...]euse \à préciser les positions/ ms. 753.
 374 est fort \pourra paraître/ ms. 753.
 375 \sans/ me ms. 753.
 376 ne pouvoir souffrir telle personne \manquer ... celui/ ms. 753.
 377 laquelle \qui/ ms. 753.
 378 n'ai \ne trouve/ ms. 753.
 379 et toute de première impression à ms. 753.
 380 que, tap. 561.
 381 Mousseron tap. 561.
 382 trouve écrit et changé en trame tap. 561.
 383 projets \complots/ ms. 753.
 384 des une ms. 753.
 385 vous et que ms. 753.
 386 madame, le ms. 753.
 387 \là,/ ms. 753.
 388 montagnes, tap. 561.
 389 \divers/ ms. 753.
 390 eroient avoir \ont/ ms. 753.
 391 a tap. 561.
 392 roule écrit et changé en rôle tap. 561.
 393 Mousseron tap. 561.
 394 remis écrit et changé en remit tap. 561.